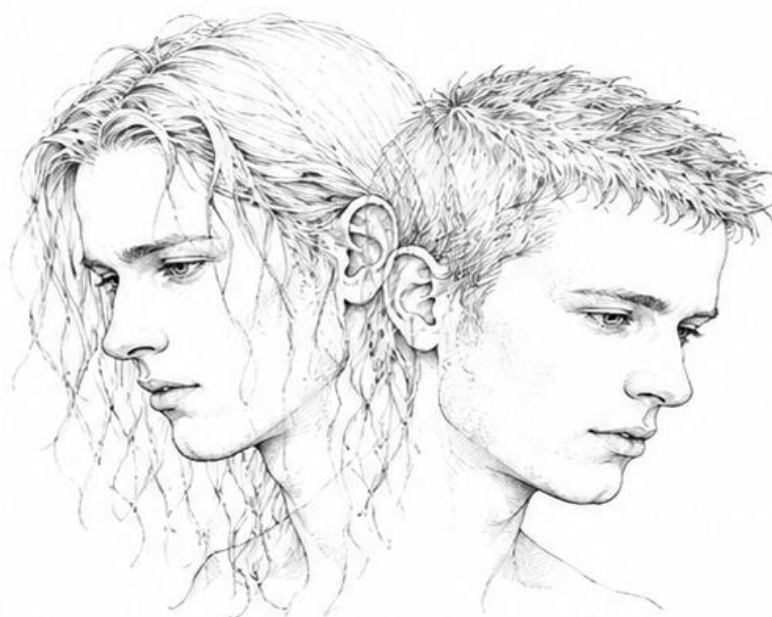


C A P H A R N A Û M

Roman



Arnaud PAPIN

Préface

Train
Cigarette allumée
Train
Cigarette exit les papilles gustatives
Gens
Automates et bouts d'ficelle
Train
Marches
Sonnerie
Train hurle
Départ
Pages
Sourire
Paysage et sourire
Pages
Impliqué, collé dans les
Pages
Pourquoi pas
Pages
J'ai l'air d'un con,
c'est pas moi ça !
Putain fait chier ce con
Y m fait passer pour un con ce con
Pas bien grave
Tout d'façon y s'ront que dix à l'lire
N'empêche que
Pages
Joli
Hurlement
Train
Descente

.

Efféjou

À Julie.

*à François, Livio, Philippe, Ann, Sophie, Gilda, Christophe, Romain, Stéphanie, Luc,
Victor, Henry, Monique, Germain, Kévin, Jacques, Jean-Pierre, Virginie, Marie, Cloé,
Maxime, Jérôme, Vincent, Jean-Claude, Bernard, Nicole, Christiane, Serge,
Christian, Pauline, Emmanuelle, Aline, Valérie, Danielle, Gérard, Cécile, Gilles,
Marie-Christine, Léon, Eric, Gaston, Nonor, Félix, David, Arnaud, Saga, Françoise,
Cécile, Tao, Marie-Claude, Hubert, Félix, Jean-Marc, Alain, Denis, Laura, Minounet,
Rita, l'abbé Claude, Kas Faraday, Funambule, Athéna, Antonin, Cédric, Jean-Luc,
Marc, Gogol, Nestor, Jacqueline, Kahina, Bedwin, Héttar, Nimbus, Kowal, Basta, Yoggy,
Riri, Fifi, Loulou, Coucou le hibou, Maurice, Jean-jacques, Jean-Hugues, Béatrice,
Noémie, Jésus, Corinne, Natacha, Robert, Arno, Ian, Laurence, Gaëlle, Faïssa, L'abbé
Pierre, Arlette, Mélopé, Bob, Fleur, Outou.*

« (...) au cours d'une vie "normale", on finit par ne plus très bien démêler ce que l'on a réellement vécu de ce que l'on a seulement rêvé. Mais n'est-ce pas naturel puisque c'est la même chose ? »

Denis Gerfaud. *Rêve de Dragon*. (Jeu de rôle d'onirique fantaisie)

XV

Ligne droite. Ligne blanche. Le paysage, comme sur l'écran d'un jeu vidéo, défile sur le pare-brise. La musique est ma compagne. Je m'allume une cigarette, ralentis et pénètre dans la ville. Une mélodie wawa prend forme : j'accélère. Rangées d'arbres et de réverbères bien taillés : symétrie urbaine. Huit arbres, un réverbère, huit arbres, un réverbère, huit arbres, un réverbère. Les feux clignotent orange. Mes nerfs me semblent détendus.

Une voiture à ma droite ; je pile. Elle fait un écart, je me déporte d'un petit mètre sans perdre vraiment ma trajectoire. Elle a vraisemblablement perdu le contrôle : elle monte sur le trottoir et heurte quelque chose. Je soupire, la tête en avant, les mains crispées sur le volant. Quelques secondes s'écoulent. La musique continue, je l'éteins. Je descends.

La lune, à peine visible, se dissimule sous des nuages déchirés. Je m'approche doucement, j'appréhende le pire. Je me baisse : il a les yeux fermés, il se pince le nez avec le pouce et l'index. Le silence dure trop longtemps. Puis il ouvre les yeux, nous nous fixons. Il baisse le carreau lentement. Il a les cheveux blonds, longs et ondulés, qui descendent plus bas que ses épaules. Moi, je les avais aussi blonds que lui, mais rasés depuis peu.

– Ça va ?

– Ouais, ça va, murmure-t-il en secouant légèrement la tête.

Il s'apprête à sortir de sa voiture au moment où une autre dépasse la mienne à toute vitesse en klaxonnant. Je l'avais laissée au milieu de la route, sans warning. Je vais les mettre et rejoins le type. Il a l'air drôlement étourdi.

Nous examinons les dégâts : il a buté contre un banc, son pare-chocs pend comme une crotte de nez, ses phares sont brisés. Il se met à rire. D'abord je l'observe sans trop savoir que faire, puis, finalement, je me mets à l'imiter. Il s'arrête net et m'interroge.

– Ça te fait rire ?

– Ben... c'est pas ça, mais t'as un rire vachement communicatif. Puis bon, je crois que, comme toi, je préfère en rire.

Il me semble que son rire n'est pas nerveux. Il sourit et, du même coup, me rassure. Il se penche près de la zone touchée et saisit le pare-chocs comme il se serait décroûté le nez, l'arrachant d'un coup sec. Après l'avoir délicatement glissé dans le coffre de sa voiture, il fait une marche arrière, va se garer et revient vers moi, toujours sur le trottoir.

– Qu'est-ce que tu dis d'aller boire un coup ?

– Où ?

– J’ai rendez-vous avec deux amis au « Mesmerism », tu connais ? T’as quelque chose de prévu, toi ? lui dis-je d’un ton plutôt enrôleur.

– Non. Je rentrais tranquillement chez moi, sur du Pixies. Vas pour le coup, mais tu m’emmènes et tu me ramèneras parce que là, tout de suite, ici, maintenant, j’ai pas trop envie de conduire.

– Ouais, ouais... pas de problème. Moi, c’était Gong que j’étais en train d’écouter.

– Ah ouais, t’écoutes Gong, toi ? T’as pas la tête pourtant. Tu me diras : l’habit ne fait pas le moine.

Au café, les autres ne sont pas encore arrivés. Nous commandons deux demis.

– Ça ne te fait pas trop chier pour ta caisse ? Tu veux qu’on fasse un constat ?

– Non. J’en ai strictement rien à foutre de cette voiture. Y a pas mort d’homme, c’est le principal, non ? Tu crois pas ? dit-il en me regardant, l’air serein.

Il n’est pas commun. Il ne détourne pas le regard ; il plonge bel et bien ses yeux dans les miens.

– Bien sûr, bien sûr, j’suis content de t’entendre parler comme ça. J’aurais pu tomber sur un sale type ou sur une mal-baisée et ma soirée aurait été gâchée. Mais en attendant, ta caisse est dans un sale état.

– Écoute, laisse tomber avec ça. Dis-moi plutôt ce que tu fais dans la vie.

Ce type me laisse sur le cul. J’étais moi aussi plutôt calme dans la vie depuis que j’avais rencontré Emmélia. Mais rester là, avec le sourire, après un impact pareil, je ne sais pas si je l’aurais fait aussi bien que lui. Il a l’air heureux d’avoir fait ma rencontre. Est-il seul ? Homo ? Ou simplement sage ?

Je commence alors à lui balancer deux ou trois mots sur mes études et les problèmes que j’ai avec l’administration de ma faculté, mais avant que je lui pose à mon tour des questions, les autres débarquent. Il y a comme prévu Effejoul et Kriselin, et en plus ils sont en compagnie de Livios, de Godovin et d’Ignis. J’ai voulu leur présenter... euh...

– Charles, moi c’est Charles, dit-il avec son sourire plein d’aménité.

Les présentations sont faites. Moi, c’est Ichor. On leur conte notre petite mésaventure. Ça ne les fait pas rire ; ils nous écoutent avec attention. Puis, ne sachant que faire, nous optons

pour une solution pas chère : un jeu du dictionnaire¹. Abraham, le tavernier, nous prête son dico.

La soirée est bonne, tout le monde a l'air en forme et motivé ; et Charles se révèle vite être un mec chouette. Je décide de l'inviter à ma soirée, samedi soir.

Au retour, je mets « The Fall » et je roule trop vite.

¹ *Matériel nécessaire : un dictionnaire (papier), des feuilles identiques et de quoi écrire.*

Principe : un joueur choisit un mot rare dans le dictionnaire et l'épèle aux autres. Chaque participant rédige secrètement une définition qu'il croit exacte ou qu'il invente de manière suffisamment crédible pour tromper les autres. Pendant ce temps, le joueur qui a choisi le mot recopie la véritable définition. Déroulement : toutes les définitions sont mélangées puis lues à voix haute. Après une seconde lecture, chaque joueur vote pour celle qu'il pense authentique.

Attribution des points :

- 1 point pour avoir trouvé la bonne définition.*
- 1 point par vote obtenu pour une définition inventée.*
- 1 point pour le joueur ayant choisi le mot si personne ne découvre la vraie définition.*

On change ensuite de maître du jeu, et la partie continue.

XIV

Bilbo, comme tous les hobbits, est un petit être paisible qui n'aime pas être dérangé quand il est à table. L'aventure tombe chez lui comme la foudre : un magicien et treize nains barbus viennent lui parler de dragon, de trésor et d'expédition périlleuse au-delà des montagnes. Le miracle, c'est qu'il les suivra et qu'il affrontera tous les dangers, sans jamais perdre son humour, même s'il tremble plus d'une fois !

Présentation de *Bilbo le Hobbit* de J.R.R. Tolkien, collection Livre de poche, jeunesse.

Il faut partager ses biens pour un monde meilleur. C'est pas moi qui l'ai dit mais je suis d'accord. 40 francs par personne. J'avais écrit ça sur une affiche, noir sur rouge, scotchée sur le muret en haut des marches qui menaient à la porte de ma maison. À côté, une assiette creuse recouverte de papier aluminium. J'en avais eu pour 500 francs et nous étions douze. Ils ont débarqué les uns après les autres, la coupole s'est remplie, je ramassais les billets au fur et à mesure car le vent voulait m'en chiper. La soirée a tout de suite bien commencé.

Nous étions tous dans le jardin-petite terrasse de larges dalles de pierres blanches découpées aléatoirement-, discutant avec des bières, de la sangria, du Coca et du Cacolac. Dans le four à pizza, un incendie contrôlé lançait ses flammes sur des percussions mandingues (un disque d'Adama Dramé pour ceux que ça intéresse) émanant de la chaîne Hi-Fi située dans le salon au rez-de-chaussée. Les grésillements du feu se mariaient de manière idyllique avec ceux des grillons.

Charles était le seul que les autres ne connaissaient pas. En l'invitant, j'avais pris un risque: les problèmes de promiscuité existent même entre gens censés se connaître. J'en avais moi-même fait l'expérience avec certains invités de ce soir-là. On avait cassé des barrières, il en restait encore, mais nos relations étaient devenues agréables. J'acceptais donc de découvrir un nouveau personnage. Tant de gens qui m'avaient plu d'emblée m'avaient ensuite vite ennuyé. Au début de la soirée, je le surveillais du coin de l'œil. Puis Emmélia m'a glissé qu'elle le sentait bien. J'ai laissé choir mes inquiétudes : ça voulait dire que c'était un mec bien.

La maison de mes parents était idéale pour organiser une soirée barbecue. Il y avait le four à pizza, bien sûr, mais surtout une terrasse trop étroite pour que les gens s'isolent. Et si la pluie ou la neige avaient voulu nous emmerder, on se serait tous réfugiés dans le petit salon

mal décoré mais malgré tout chaleureux de mes chers créateurs. Les lampadaires tamisaient l'atmosphère ; le feu, principale source de lumière et de chaleur, faisait le reste. Et les voisins n'étaient pas chiants. Comme il faut toujours qu'il s'occupe de quelque chose, Livios était maître du feu : il avait séparé la cheminée en deux ; d'un côté les flammes nous éclairaient et nous réchauffaient, de l'autre des braises calées entre deux briques cuisaient nos aliments soigneusement disposés sur une grille.

Nous avons commencé par une grosse crevette grise chacun, histoire d'ouvrir l'appétit après l'avoir déjà entamé avec des chips et des cacahuètes, comme se doit de faire un privilégié digne de ce nom. Ensuite, on a enchaîné sur les brochettes. Emmélia et moi avons passé l'après-midi à prédécouper la viande, les poivrons rouges et verts, les tomates. Nous avons omis les oignons et surtout pris le parti de ne pas constituer les brochettes à l'avance : les morceaux restaient dans des saladiers, chacun composait la sienne. En fin de compte, c'était mieux ainsi. Les légumes se résumaient à des pommes de terre enroulées dans de l'alu. Inutile de parler des sauces. En dessert, cette fois-ci, j'avais évité les chamallows : la dernière expérience avait tourné à la bataille de trucs mous et collants, et s'il y a bien une chose que je déteste, c'est gratter des saloperies qui ne veulent jamais partir. J'avais aussi laissé tomber les bananes au chocolat — on en avait fait quinze jours plus tôt dans une forêt de banlieue. Ce soir-là, j'avais simplement acheté des esquimaux à la noisette.

Ça m'était déjà arrivé souvent, et ce soir là encore, je rêvais d'avoir un restaurant.

Au fur et à mesure, cette soirée prenait l'allure de celles qu'on n'oublie pas. Les discussions ne ressemblaient pas à une mayonnaise ratée. Personne ne semblait porter de masque ; les yeux se regardaient sans loucher, sauf les miens, car chez moi c'est naturel. Peut-être avions-nous bien fait, sur une idée d'Effejoul, d'imposer les places en inscrivant les noms au dos des assiettes en carton. Pourtant, la plupart du temps, les gens se baladaient entre le feu et la table. Je participais peu ; j'écoutais. Je me sentais bien.

— Fais gaffe, Ichor, tu vas t'envoler, me souffla Lilith au moment où je contemplais le ciel taché d'étoiles.

— Non, ne t'inquiète pas, je suis bien là. Le ciel ne m'attire pas. J'ai pas envie d'aller rencontrer les laborantins qui nous dirigent. Je vais essayer de rester encore quelque temps sur Terre.

— T'as raison, faut savoir apprécier les douceurs de notre mère la Terre pendant qu'il en est encore temps, s'incrusta Charles dans le dialogue.

— C'est quoi ton prénom déjà ? Excuse-moi, j'ai pas fait gaffe tout à l'heure, lui demanda Lilith. Mentait-elle ? Était-ce une de ses stratégies ?

– Charles. Et toi c'est Lilith, c'est ça hein ?

– Oui. Et qu'est-ce que tu fais dans la vie, Charles, à part frôler la mort dans ta voiture ?

– Rien.

Ça y est, c'était parti, la petite Lilith s'engageait sur son terrain préféré, celui des découvertes. « J'essaye seulement de connaître le plus possible de monde », disait-elle, mais chaque fois qu'on la voyait, elle se pointait avec un mec différent. Ce soir-là, elle était venue seule ; comptait-elle rentrer bredouille ? Je n'ai rien contre son système de recherche de prince charmant, chacun mène sa vie comme il l'entend. L'ennuyeux, c'est que lorsqu'elle avait fait le tour d'un mec, elle refusait ensuite de le voir traîner dans son collimateur, et ça complique les choses. J'aime tant réunir tous les gens que j'aime dans un même lieu et au même moment. Néanmoins, Charles s'est esquivé en douceur au bout de deux ou trois échanges bénins ; je n'avais plus à m'en inquiéter. Peut-être n'aimait-il pas les grosses poitrines ?

– Alors, mon ami, heureux en ce soir printanier ? C'était Effejou qui venait de poser ses mains sur mes épaules. Il n'a pas attendu ma réponse ; il n'a attendu que trente secondes, pourtant elle n'allait pas tarder à sortir, il la connaissait sans doute déjà. Puis il est allé rejoindre Istivos et Lilith qui trafiquaient je ne sais quoi dans le salon.

– Ahh... T'as du cul, toi. J'aurais bien voulu qu'il fasse un temps pareil la dernière fois chez moi. Ça nous aurait évité de rester dans la cave toute la nuit, me dit Godevin avec son sourire toujours rempli de fraîcheur.

– Ben ouais, j'ai de la chance, ça me plaît. Mais ta soirée était bien aussi. Ta cave est sympa.

– C'était différent, c'est tout.

C'était vrai, sa soirée avait été agréable ; elle annonçait un certain changement du point de vue relationnel. Effejou et lui avaient cuisiné une délicieuse choucroute et nous avions bu de la bière sans trop nous prendre la tête. Bon, Effejou avait fini, une fois de plus, dans une déprime alcoolisée. Mais l'hiver n'avait pas toujours été aussi clair. Souvent, Emmélia et moi nous nous sentions vraiment bien lorsque nous n'étions qu'en compagnie de nous-mêmes. On sortait au resto, au ciné ou chez Effejou, ou bien nous restions enfermés. Et dès que nous sortions en société, nous étions presque toujours déçus.

J'étais calme dans ma chaise en plastique, disposée de biais. J'enchaînais bières et cigarettes, et les gens passaient me voir un par un, parfois à deux, parfois à trois ; c'est drôle, mais c'est quand ils venaient seuls que je les appréciais le plus.

Après, j'ai bougé avant que le plastique ne fonde sous la chaleur de mes fesses. Je suis allé discuter au bord du feu avec Livios, qui n'avait pas quitté son poste de la soirée. C'était sa manière d'être heureux, se fixer quelque part où il y a toujours quelque chose à tripoter. Je l'avais rencontré par l'intermédiaire d'Effejoull lors d'une manifestation étudiante. Nous nous étions retrouvés tous les trois à jeter des cannettes de bière vides sur les forces de l'ordre, enfin surtout sur leurs boucliers, sans crier enculé ni rien, sereinement motivés. Depuis, il venait souvent partager nos soirées, mais restait toujours très mystérieux sur sa vie. Ça ne nous empêchait pas d'avoir des sentiments pour lui et de sentir qu'ils étaient réciproques. Et c'était ça qui comptait en amitié.

Isatis s'est mis à jongler, d'abord avec trois oranges, puis avec trois quilles, sur une planche en équilibre sur un morceau de tuyau posé lui-même sur un tapis rouge et noir déplié sur la terrasse. Il portait un nez de clown et avait retiré son chapeau de paille. Fallait le voir avec son pansement géant sur le haut du crâne et quelques cheveux rescapés du déluge pendouillant sur ses épaules. Il revenait de Guyane, où il s'était accroché les cheveux dans un mousqueton en descendant d'un affût d'ornithologues au sommet d'un arbre. Il avait sorti un couteau pour se couper les cheveux et se dégager. L'inconvénient, c'est qu'il s'était entaillé le cuir chevelu au passage. Ce sont les risques du voyage. On peut aussi rester chez soi, devant sa télé à écran carré et coin plat, c'est une affaire de goût. Livios, Lilith et Kriselin l'observaient avec émerveillement. Emmélia et Perséphone discutaient dans la cuisine en préparant je ne sais quoi. Godevin et Ignis s'embrassaient près du feu ; le rougeoiement des flammes les faisait briller, mais je n'aime pas beaucoup ce genre d'exposition. Garde tes jugements pour toi, on s'en contrefout de ce que t'aimes ou que t'aimes pas. Effejoull et Asti improvisaient un duo de tam-tam. Les uns fumaient des joints, les autres, comme moi, des cigarettes, Godevin sa bouffarde, et d'autres encore se contentaient d'humer l'air. Et Charles, tiens donc. Où était-il celui-là ?

– Ben... qu'est-ce que tu fous là ?

Il ne m'entendait pas, il avait mon énorme casque sur les oreilles. Assis dans ma chambre sur le matelas posé à même le sol, les yeux fermés. Je l'observais jusqu'au moment où il ouvrit les yeux. Il était resté comme paralysé tout au long de la chanson. Moi aussi. J'avais compris qu'il écoutait fort tant le volume était poussé, sauf que moi je n'étais pas noyé dans la symphonie grise et pleine de rage d'Atmosphere de Joy Division. Je l'entendais seulement ronronner sous les tam-tam, les rires et les cliquetis des verres. Il me regarda, surpris, en tirant le coin de ses lèvres aux limites que la nature lui avait fixées.

– Ça va Charles, tu t'emmerdes pas trop ? lui demandai-je sincèrement. Après tout, il ne connaissait personne, à part ceux avec qui il avait joué au Dico.
– Non, pas du tout. Elle est vachement bien ta soirée. Je me suis juste permis, avec l'autorisation de ta bien-aimée, de visiter ta chambre. Et j'ai halluciné sur tes disques, tes

cassettes et tes compacts. On a à peu de choses près les mêmes goûts musicaux, sauf que j'en ai pas autant que toi, finit-il en désignant mon mur de cassettes.

Il sortit le CD du lecteur et le rangea soigneusement à sa place. J'allai m'asseoir sur mon matelas et l'invitai à se rasseoir. Jamais un type ne m'avait plu aussi rapidement ; je me suis dit que ce mec allait devenir un ami.

– Celle que je préfère sur cet album, c'est « Sister Ray ». Il acquiesça d'un petit mouvement de tête et d'un léger murmure positif.

Je continuai.

– Tu fais vraiment rien dans la vie, dis-moi, tu plaisantais tout à l'heure ?

– Non. Le pire, c'est que je ne plaisantais pas. En ce moment, dans la vie, je vis et pis c'est tout.

– Tu me diras, c'est déjà pas mal !

– Ouais... Mais bon. Des fois, j'aimerais bien m'intéresser à quelque chose, comme avant. Je ne sais pas, moi... Toi, par exemple, y a bien des trucs qui t'intéressent plus que d'autres, des trucs auxquels tu consacres énormément de temps ? me demanda-t-il avec cette lassitude nerveuse qui ressemblait à une colère contenue.

– Oui, je dessine au moins une fois tous les deux jours. Puis j'aime bien les jeux de rôle. Mais ce qui me prend le plus de temps, tu vois, ce sont mes études d'ethno, comme je te le disais l'autre soir.

– Eh bien moi, tu vois, reprit-il, depuis le petit séjour en prison que je viens de faire, y a plus rien qui me fait bander. Pas même une fille comme ta cousine, qui a pourtant certains avantages, faut le dire. Ce sont des choses que je remarque encore, mais ça ne procure rien d'autre à mon cerveau qu'une remarque. Ça n'envoie aucun ordre plus bas, si tu vois ce que je veux dire.

Je voyais très bien ce qu'il voulait dire.

Il continua.

– C'est un peu comme si on m'avait retiré la faculté d'émerveillement. Comme ces enfants qui grandissent et ne sont plus fascinés par un manège ou par la mer. Je ne sais pas, moi. Tu vois ce que je veux dire.

Au fur et à mesure qu'il débitait ses paroles, sa voix déclinait vers des tons plus sombres, mais j'enchaînai.

– T’as fait de la prison ? Et pour quelles raisons, si je ne me montre pas trop indiscret ?

– J’ai juste fait six mois parce que je me suis fait griller avec de la poudre. Quand on s’est percutés, ça faisait deux jours que j’étais à l’air libre. Mais tu ferais bien de descendre, tes amis doivent te chercher.

Il était devin, nous les entendîmes m’appeler. Ichor ! Ichor ! Qu’est-ce que tu fous alors ! Tu fais ta star ? Nous descendîmes les marches en prenant garde de ne pas nous casser la gueule ; elles étaient raides et les effets déséquilibrants de trop d’alcool ingurgité se faisaient sentir. Je laissai Charles passer devant et pris le temps d’aller pisser, trente secondes. J’ai dû pisser à côté, je me suis fait rire moi-même en voyant le bouquin que j’avais laissé bien en vue sur le porte-PQ pour afficher mes tendances politiques à tous : Le Manifeste du parti communiste. Sous les derniers soubresauts de la chasse d’eau régnait un réel silence de mort. Les lumières avaient été éteintes, j’ai vite compris. Perséphone et Emmé soutenaient dans leurs mains fragiles un gâteau recouvert de vingt bougies.

Happy birthday TO YOU, hAppy birthday TO you Ichor !

Peu à peu, les gens sont partis. L’ambiance s’est assagie, devenue plus envoûtante et moins énergique. Emmélia s’est endormie sur le canapé. Nous avons formé un demi-cercle devant le feu, au meilleur de sa forme. Les discussions se fanaient, certains somnolaient déjà. Dans un dernier sursaut de vitalité, nous avons ri aux ombres chinoises d’Isatis. Puis les uns sont allés se coucher et les autres ont entamé une belote qui nous a menés jusqu’à l’aube. On avait fini par tous se prendre sérieusement au jeu ; on n’arrêtait pas de se rouler des joints et de boire du thé au jasmin. Livios et moi avons gagné la belle. Effejou et Lilith n’ont pas mis une plombe à rejoindre une chambre, ils connaissaient le chemin. Peut-être qu’ils se sont endormis tout de suite, peut-être pas. J’ai tiré mes dernières taffes sur un bang improvisé avec une bouteille en plastique en faisant gazouiller le fond d’eau avec Livios, puis je l’ai aidé à déplier le canapé. On pouvait entendre les zozios dehors. Alors que nous nous couchions, eux se levaient. C’était un moment savoureux.

Nous nous sommes réveillés à peu près en même temps. Petit déjeuner royal : tartines à la confiture de fraise, pain perdu au sucre, café, chocolat, jus d’orange et jus de pamplemousse. Malgré le parasol à fleurs qui attirait les guêpes, tout le monde portait des lunettes de soleil. En une demi-heure, nous avons tout jeté, nettoyé, balayé, épongé, rincé, essuyé.

En fin d’après-midi, il a fallu les raccompagner à la gare. On avait l’air fin dans ma voiture rikiki comme une boîte d’allumette, serrés les uns contre les autres comme des sardines. Les embrassades étaient moins bruyantes que la veille. Les corps portaient encore la fatigue heureuse de la nuit blanche. Le quai baignait dans une lumière pâle, presque indifférente à notre effervescence de jouvenceaux. Le train est arrivé sans cérémonie. Les portières ont

claqué. Les visages se sont encadrés une dernière fois dans les vitres. Puis le convoi s'est éloigné en grinçant doucement.

Je suis resté un instant immobile. Charles aussi. Nous avons marché sans parler jusqu'à la voiture. La ville avait repris son rythme du dimanche, lent et un peu creux. Il m'a demandé si je pouvais le déposer pas loin du centre. Je n'ai pas insisté. La route était droite, banale, presque trop calme après la densité des heures précédentes.

Je me souviens de sa façon de regarder par la fenêtre, comme s'il cherchait quelque chose derrière les façades. Il ne disait rien. Moi non plus. J'avais la bouche sèche, le crâne encore embrumé. Une sorte de vide tiède s'installait en moi, comme après une fête réussie, quand le silence commence à se faire entendre.

Je l'ai déposé près d'un carrefour. Il m'a remercié simplement. Pas d'accolade. Juste un regard un peu trop long. Il a traversé sans se retourner. J'ai redémarré. La radio diffusait une chanson que je n'ai pas écoutée. J'ai allumé une cigarette. La fumée m'a râpé le gosier.

Quand la nuit a commencé à poser son drap sur ma banlieue, j'ai pris conscience que j'avais des sueurs froides et que je me sentais seul comme Robinson. J'ai mangé un sandwich en luttant contre l'idée d'allumer la télé ; ça me semblait un geste trop facile. Hop ! Tu te cales dans un fauteuil et tu regardes des images qu'on a fabriquées pour te distraire, pour que ta solitude ne te pèse pas trop sur les épaules. De la merde en boîte. Non, ouvre un bouquin, je ne sais pas moi, dessine ou bien couche-toi ! Ce soir-là, j'ai essayé de lire, mais les lignes se sauvaient les unes après les autres, et essayer de les rattraper, c'était comme pêcher au lancer dans une piscine. Malgré tout, je n'arrivais pas à fermer l'œil. J'ai téléphoné à Emmélia ; des gouttes transparentes et salées, sécrétées par mes glandes lacrymales, sont apparues au bord de mes globes et ont glissé le long de mes joues mal rasées. Elle m'a demandé pourquoi tant de mélancolie. Je ne savais pas trop. Je lui ai raconté la conversation secrète que j'avais eu le privilège d'avoir avec Charles. Elle n'en a rien dit. Elle est restée silencieuse, chez elle c'était naturel. À la radio, ils ne diffusaient rien de mirobolant ; j'ai fini par sombrer en écoutant Dead Can Dance, au milieu d'un rêve éveillé bleu.

XIII

« Oui, c'est comme la pensée — quand je regarde les gens comme ça, à la terrasse d'un café par exemple, ou bien dans la rue, je vois toutes ces têtes qui passent là, hommes, femmes, vieux, enfants, tous ces crânes. Tous ils pensent à quelque chose. Alors je me dis que finalement la pensée ce n'est pas si extraordinaire, c'est sûrement quelque chose de très banal, dans le genre de la mue, ou de la sueur, simplement l'activité du cerveau, et que ça ne valait pas la peine de faire tant de livres à propos de la pensée, ça ne valait pas la peine d'inventer tant de théories métaphysiques sur une activité aussi normale. "Oui, au fond, peut-être que tout le monde pense la même chose, et qu'on aura un jour ce don que c'est." »

"Peut-être, mais ça sera terrible, parce qu'à ce moment-là les gens ne se sentiront plus originaux, ils verront qu'ils ne sont pas supérieurs, mais tous pareils, alors ils ne pourront plus essayer d'imposer leur pensée, ils ne pourront plus se battre." "C'est vrai —", dit Béa B. Elle regarda la ville qui entourait l'esplanade, les maisons noires avec toutes leurs petites cases, les rectangles de fenêtres allumées, les clochers, les gratte-ciels, les pylônes et puis les crevasses des rues où bougeaient les voitures avec leurs phares et leurs lanternes rouges, tout ça, et elle dit encore lentement : "C'est vrai qu'on se bat, là-bas."

LA GUERRE, J.M.G. LE CLÉZIO.

Dans le courant de la semaine, mes parents sont rentrés de Tunisie. Je suis allé les chercher à Roissy avec 39 de fièvre, ce n'était pas Byzance. J'étais content qu'ils rentrent ; cela me surprenait, mais c'était indéniable. Après tout, cette maison n'était pas la mienne ; seul dedans, j'étais comme un poisson dans un aquarium. Ils faisaient beaucoup de bruit, racontaient beaucoup de conneries et regardaient trop souvent la télévision que j'entendais sans cesse, même lorsque je m'enfermais dans ma chambre rectangulaire au papier peint rose et bleu clair. Je n'en avais plus que pour quelques mois. Ce n'est pas méchant ce que je dis, loin d'être sans amour ni piété filiale. Mais je crois qu'il arrive un moment où la cohabitation devient infernale autant pour les parents que pour les enfants, et qu'à ce moment-là il faut savoir partir. Emmélia et moi cherchions donc un appartement à Paris. Nous voulions renaître ailleurs, changer de vie, même si, sans doute, pas pour les mêmes raisons.

Charles venait souvent à la maison. Il aimait discuter avec mon père. Je ne savais pas trop de quoi ils parlaient, mais ça avait l'air sérieux. Parfois je les observais de loin ; ils semblaient concentrés, comme deux hommes tentant de résoudre quelque chose. Je me demandais ce qu'il pouvait bien lui raconter.

La période d'examens a défilé vite. Je me suis donc retrouvé en vacances avant de balancer les tables sur certains fonctionnaires, professeurs, étudiants qui n'avaient rien trouvé de mieux à faire que de se ressembler. Les chaises auraient brisé les vitres de ces tours impures. Je pouvais enfin prendre le temps de lire et d'enchaîner les romans ; j'adorais vivre par procuration à travers plusieurs auteurs dont je ne me lassais pas du style, comme Djian, Kundera, Bukowski. Je gribouillais quelques croquis aussi entre deux lectures. Emmélia n'était pas encore prête à se joindre à nous. Encore au lycée, elle était guettée de près par le bac, et elle comptait bien lui mettre une torgnole.

Un soir, avec Effejou, Charles et Godevin, nous sommes allés faire un billard américain dans un bar branché, à Montparnasse. Ça nous changeait de l'Académie de République, où la concentration est de mise mais l'alcool interdit...

La partie fut dérisoire, ils n'arrêtaient pas de reluquer les nanas. Le bar était surtout fréquenté par des filles perchées sur des talons à la mode, moulées dans des mini-jupes de toutes les matières ou des jeans troués. J'ai pensé que Charles était sur la voie de la guérison ; il avait l'air d'apprécier ces présences féminines. Il y avait aussi quelques filles simples, pas sophistiquées, avec un regard non dénué de sens, mais aucune de ces catégories ne semblait véritablement nous remarquer. Comme si nous étions des figurants mal sapés dans un film trop chic pour nous. Dommage pour eux. Nous arrêtâmes vite le massacre ; un seul trou dans le tapis suffisait, et nous décidâmes de nous installer sur des banquettes en cuir dans un coin, avec des pintes de Leffe.

– Alors, Charles, tu fais toujours rien ?

– Si, si, je vis.

– C'est déjà pas mal, répondit Godevin en levant sa Leffe.

Charles laissa un silence, but une gorgée, puis regarda la mousse au fond de son verre comme s'il y cherchait quelque chose. Il esquissa un sourire qui n'en était pas un. Un silence s'installa autour de la table. Le bruit du bar semblait plus fort, les rires plus aigus, les verres plus sonores. Charles regardait les gens danser comme s'il observait une espèce étrangère. Il n'avait pas l'air envieux. Il avait l'air ailleurs. La musique montait. Les lumières clignotaient sur les visages maquillés. Charles semblait s'enfoncer dans son silence comme dans un fauteuil trop profond.

Effejoul rompit le silence. On en avait parlé ensemble en amont, il me devança sur ce coup-là.

– On voulait te proposer de venir bosser avec nous. On va vendre des journaux dans la rue.

– C’est un petit journal, continuai-je, qui publie des poètes et des dessinateurs amateurs. Des artistes maudits, quoi ! C’est un peu galère de vendre ça aux passants, mais c’est toujours mieux que de trimer toute la journée dans un bureau climatisé du tertiaire. Ça te branche de tenter cette expérience avec nous ?

– Des poètes ?

– Oui, des pouètes.

– Non, laissez tomber les mecs, c’est sympa de penser à moi mais j’ai pas le temps, conclut-il.

Il y eut un silence malaisant. On savait tous qu’il était au chômage ; il nous l’avait dit. Comment pouvait-il ne pas avoir le temps ? Une discussion reprit ensuite sur la musique — un sujet que nous avions tous en commun —. Effejoul et Godevin en arrivèrent à expliquer à Charles l’historique de leur groupe, les Portnawak.

– (...) puis voilà, maintenant on est sans batteur et on n’avance plus beaucoup, crut conclure Godevin.

– Ça tombe bien. Ça m’arrive assez fréquemment de jouer de la batterie.

Ce fut la bonne surprise de la soirée. Ils cherchaient un batteur depuis des mois.

Je notai intérieurement qu’il n’avait pas le temps pour vendre des journaux, mais qu’il en trouvait pour frapper sur des fûts. Le chômage laisse des plages horaires sélectives.

J’avais contribué à la recherche en participant aux collages des petites annonces sur tous les murs de toutes les facultés. Et lui, là, ce type énigmatique, nous annonçait ça. Autant dire qu’on a saisi notre énième pinte de mousse et qu’on l’a déversée dans nos becs d’une goulée.

Parce qu’il n’a jamais eu la bonne ou la mauvaise idée de passer le permis, je ne sais pas, comme d’habitude, j’ai raccompagné Effejoul. Il s’est allumé un clop et s’est exclamé : « Ah ! c’est cool ça ! » Pour ne pas changer nos habitudes, on a discuté un peu avant qu’il monte chez lui. J’ai allumé la lumière blafarde de mon astronef miniature, j’ai attrapé un paquet de blondes dans la boîte à gants.

– T’as vu, c’est pleine lune, remarqua-t-il.

Des amis. Un ami comme lui, c'est comme un frère lorsqu'on est fils unique. Je l'ai rencontré au lycée, j'étais en seconde, lui en première. À l'époque, il tremblait comme un rat frileux. On aurait pensé qu'il se shootait à la colle. Nous avions tous les deux les cheveux en pétard, c'est ce qui l'avait amené à entrer en communication avec moi. Squelettique au teint pâle, il me plaisait bien. Je sentais bien qu'il avait vécu quelque événement troublant, mais malgré tout il s'était vite révélé un bon vivant, et il était plein d'une philosophie que j'admirais. Entre nous, il était l'aîné, et ça se ressentait. Maintenant, il pétait plus ou moins la forme, ça dépendait des jours et des nuits, comme tout le monde. Ce dont il avait vraiment ras le bol, selon moi, c'était d'être seul. Une période de célibat prolongé après une histoire d'amour idyllique, j'en avais vécu une, et je savais à quel point ça peut être ennuyeux de se réveiller le matin devant la glace en sachant qu'il y a peu de chance pour qu'on termine la journée en chevauchant une amazone. Surtout lorsque ce que l'on désire, ce n'est pas une amazone, mais une princesse.

– Hmm... ça ne s'est pas bien passé avec Lilith ?

– Oh, ta cousine est formidable, on a passé un super moment à ton anniversaire, mais là plus de nouvelles...

– Ah oui, désolé, je t'ai pas prévenu, elle est comme ça, elle enchaîne... Et qu'est-ce que t'en penses de Charles ? lui ai-je demandé en incrustant une cassette de Cocteau Twins dans l'autoradio.

Il marqua un temps de silence comme s'il s'attendait à ma question mais n'y avait prévu aucune réponse.

– Il a l'air bien. Ah ! celle-là, elle est géniale, dit-il en se penchant pour monter le son.

– Il t'inspire que ça, toi ? Oh, c'est vrai qu'on en rencontre tous les jours des types comme lui. Non mais tu déconnes, il a l'air bien. Ça va devenir votre batteur. Tu ne sens pas les ondes positives qu'il dégage ? Je suis sûr qu'il joue super bien !

– C'est vrai qu'il a l'air bien. Mais faut pas devancer le cours du temps, on ne crache pas sur les flammes tant qu'on n'a pas calculé le sens du vent... L'habit ne fait pas le moine, Ichor, tu le sais bien, et on ne l'a pas encore entendu jouer.

– Ah bon. Non, moi je le sens vrai. En tout cas, j'espère que ça va coller à la batterie.

Silence musical

– Je commence à en avoir marre de cette putain de vie. D'un seul coup nous lança-t-il alors que j'étais occupé à observer un rastaman promener son berger allemand. Mais qu'est-ce qu'il avait, bon sang !

C'est vrai, la vie n'était pas aussi belle qu'un arc-en-ciel, mais il y avait de bons moments et on allait rentrer dans l'été.

– Mais qu'est-ce que t'as, mon vieux, dis-moi ce qui va pas ?

– Je sais pas. Plus ça va et plus je m'émousse. T'as pas cette impression-là, toi ? De t'émousser au fil du temps ? Je sais pas... J'ai l'impression d'être en trop. Comme si j'étais arrivé après la distribution des rôles.

– En trop de quoi ?

– En trop tout court.

Il haussa les épaules, comme si la question était mal posée.

– Y a des gens qui savent pourquoi ils sont là. Moi, j'ai l'impression d'avoir raté le début. Rien de plus.

– T'as qu'à la recommencer, ta vie.

– J'en ai simplement marre, en fait, d'espérer, d'espérer et d'espérer, toujours espérer et ne jamais voir mes espérances prendre une forme concrète.

Un soir, il m'avait parlé de sa mère. Je me suis lancé.

– Tu l'as vue mourir ?

– Non, j'étais à l'école. Quand je suis rentré et qu'on m'a expliqué, je suis resté prostré dans mon lit plusieurs mois. J'ai mis un temps à revivre, là ce que je ressens maintenant ce n'est pas la même chose, c'est moins sec, c'est juste que la vie m'ennuie par moments.

Je n'ai pas su quoi répondre. Il n'y avait rien à répondre. Il a allumé une cigarette et regardé devant lui.

De la verve, ce soir-là, je n'en avais plus. J'étais sec. Je ne sais pas comment j'aurais survécu à sa place. Il avait dû traverser les enfers avant de se réengager dans la vie. Il avait bien le droit d'avoir des coups de mou de temps en temps. Rien à dire. Faut tout reprendre à zéro par moments, tant qu'on est là.

Après ce long silence dubitatif, je repris.

– C'est comme ça la vie, ça fait des cercles. Le truc, c'est qu'il faut que tu t'arranges pour que les cercles voient leurs diamètres s'agrandir au fil du temps. Tu vois, faut qu'on s'arrange pour que ça fasse une sorte de spirale ascensionnelle qui grandit, grandit, grandit pour finalement se faire aspirer par le ciel, là d'où elle est sortie, finis-je en laissant mes bras retomber.

– Ouais, dit-il avec un sourire complice.

Je mis le moteur en route. Il claqua soigneusement la porte en me souhaitant bonne nuit. De même, lui dis-je en le saluant de la main. Avant d'accélérer, je l'ai regardé s'en aller en direction de son H.L.M. Il habitait au cinquième étage. Il y avait un ascenseur mais c'était quand même trop haut. S'il avait habité au premier, sa mère se serait fait moins mal.

XII

" Je marchais sous le soleil et je cherchais quoi faire. J'ai marché, marché. Il m'a semblé que j'étais sur un remblai. J'ai levé la tête et j'ai vu des voies de chemin de fer, et sur le bord il y avait une petite cabane décrépite, avec cette pancarte : ON EMBAUCHE. Je suis entré. Un petit vieux, en salopette verte, était assis et il mâchait du tabac.

– Ouais ? a dit le vieux.

– Je...euh...euh, je...

– Ouais, vas-y, mec, accouche ! Qu'est-ce que tu veux ?

– J'ai vu...la pancarte...on embauche.

– Tu veux t'embaucher ?

– M'embaucher... à quoi ?

– Eh bien, merde, c'est sûrement pas une chorale ! "

Il s'est penché pour cracher dans un petit crachoir, puis il a repris son masticage, et ses joues se creusaient dans sa bouche édentée.

– Où est le travail ?

– On t'en donnera, du travail !

– Je veux dire, de quoi s'agit-il ?

– Cheminot, quelque part à l'ouest de Sacramento.

– Sacramento ?

– Je te l'ai dit, bon Dieu. Maintenant, j'ai à faire. Tu signes ou pas ?

– Je signe, je signe..."

J'ai signé ma feuille d'embauche. J'étais le numéro 27. Je n'ai même pas changé mon nom.

Le vieux m'a tendu un billet.

"Tu te montres porte 21 avec ton attirail. On a un train spécial pour vous, les gars."

J'ai glissé le billet dans mon portefeuille vide. Le vieux a craché.

"Maintenant, écoute, petit, je vois que tu es un peu con. La compagnie s'occupe d'un tas de gars comme toi. On aide l'humanité. On est des braves gens.

Souviens-toi toujours du vieux... et glisse un mot gentil sur la compagnie de temps en temps. Et quand tu remontes des voies, écoute le contremaitre. Il est avec nous. Tu peux faire des économies dans ce désert. Dieu sait qu'il n'y a pas de quoi dépenser son fric ici. Mais le samedi soir, petit, le samedi soir..."

Il s'est penché sur son crachoir, puis :

"Bon Dieu, le samedi soir, tu vas en ville, tu bois, tu te fais tailler une pipe pas chère par une señorita mexicaine et tu rentres, gonflé à bloc. Ces pipes te sucent la misère jusqu'au fond du crâne. J'ai commencé cheminot, et maintenant me voilà.

Bonne chance, petit.

– Merci, monsieur.

– Maintenant fous moi le camp d'ici !"

"À prendre ou à laisser", Nouveaux contes de la folie ordinaire.

CHARLES BUKOWSKI

Puis allez lire Mauvais Trip dans Les nouveaux contes de la folie ordinaire. Quoique si vous ne le connaissez pas du tout, Il vaut mieux commencer par Souvenirs d'un pas grand-chose. Euh... par contre si vraiment vous vous plongez dans les nouveaux contes, n'oubliez pas de lire la dernière nouvelle : La couverture.

Le métier de colporteur fut une putain d'expérience. Les premiers jours furent les plus durs et les plus savoureux. Je suis un brin masochiste parce que je n'ai pas assez souffert dans l'enfance. Elle a été paisible, confortable ; une adolescence un peu plus complexe mais loin de la misère, une seule confrontation avec la mort — celle de mon grand-père — et deux deuils amoureux intenses dont on ne se remet jamais tout à fait.

J'en étais arrivé au stade où, si j'apercevais une claque acceptable à l'horizon, il fallait que je me la prenne. J'en avais besoin pour me forger, vivre du dur pour de vrai, pas par procuration dans les livres ou les récits de mon père, enfant des rues. J'avais eu trop de chances. Du retard en souffrance. Bosser dans la rue, ça me semblait une épreuve de feu.

Répéter les mêmes phrases et les mêmes gestes à longueur de journée n'a jamais été mon objectif. Mais il fallait passer par là pour ramasser des pépites. Faire sortir vingt copecks de la poche des gens n'est pas une mission facile en cette fin de siècle, sauf à réveiller leur instinct de pitié — ce que j'évitais par déontologie. Ceux qui jouaient cette carte n'étaient d'ailleurs pas les plus performants. Les gens, de toute façon, sortaient difficilement leur monnaie.

En revanche, il y a un truc qu'ils nous donnaient sans qu'on le demande : leur connerie. Ça, ils la sortaient facilement, comme si c'était devenu naturel chez eux.

Immobilise-toi dans une rue, n'importe laquelle ; dans le seizième arrondissement de Paris, c'est encore plus parlant. Regarde les gens passer, observe les biens, écoute-les. Le soir, si tu ne vomis pas ce que t'as engrangé, tu meurs étouffé.

« Excusez-moi ! Bonjour ! Vous êtes du quartier ? Vous connaissez la rue Zobi ? Bravo, vous avez eu la chance de vous arrêter et de faire connaissance avec une nouvelle revue ! »

Voilà comment on arrête un maillon de la chaîne, emporté par le torrent de la vie tertiaire, sur des trottoirs pleins de cacas de chiens à sa mémère et d'emballages de chewing-gum.

— Pas le temps ! — et hop — Non non non, non NON — et hop — J'ai déjà donné — et hop — C'est toi — et hop — Je suis artiste, je suis fauché... hein... désolé — Non merci — Je suis pressé — Une autre fois, hein, là je suis à la bourre — Désolé, bon courage —

Et parfois, l'un de ceux qui courent à cent à l'heure sur les boulevards s'arrête. Parce que t'as bien planqué tes bouquins. Parce que tu lui en as planté un dans les mains. Ou, chose rare, parce qu'il prend le temps de vivre.

— Vous connaissez « Nous, la feuille de Chou » ?

— Euh... non.

Et là, tu sors la revue de ton chapeau de magicien, objet invisible derrière ton dos... Tu la poses à hauteur de nombril, et ses mains l'attrapent. Ça marche 99 fois sur 100.

– C'est une revue avec des poèmes, des photos, des dessins. Feuilletez-la pendant que je vous explique. Elle ne publie que des auteurs inconnus, c'est-à-dire qu'elle est ouverte à tous. Pour y être publié, il suffit d'envoyer ses œuvres. Ensuite, un comité de lecture choisit les meilleures.

Pendant que tu parles, le client feuillette. La mise en page n'est pas laide. Elle est variée ; textes, dessins et photos s'enchaînent et, selon moi, touchent une certaine catégorie de personnes.

– Elle est trimestrielle : 10 000 exemplaires par numéro. Ça permet à certains de se faire un peu connaître. 10 000, ce n'est pas énorme, mais c'est déjà ça.

Certains la prennent tout de suite, sans mot dire. D'autres posent des questions, mais à ce jeu-là, si tu as un peu de tchatche, tu t'en sors. Et si la personne la veut sans avoir assez d'argent, tu dégages le numéro du trimestre précédent, moins cher, plus moche, mais efficace.

Tant de gens rêvent de publier. Tant de gens se prennent pour des artistes. Moi-même n'avais-je pas saisi l'occasion qu'un type m'avait présentée à un coin de rue l'année précédente ? Et n'avaient-ils pas publié un de mes gribouillis ?

La première semaine fut fatigante mais amusante. Les suivantes plus professionnelles. Je ne fus jamais un bon vendeur. Des journées inégales. Des techniques incertaines, contrairement à deux ou trois vendeurs qui, chaque soir, affichaient des résultats époustouflants.

Chaque jour, j'adoptais un personnage différent, mais seule la forme changeait ; le fond restait le même. Tantôt clown, tantôt agressif, parfois charmeur, parfois hypnotiseur, jamais parano, toujours confiant. C'était là l'intérêt du boulot. Les passants, eux, ne bougeaient pas ; seuls variaient les quartiers.

C'est avec ce travail que j'ai compris à quel point les gens se ressemblent. Même moi. Même toi. Même nous. On a des sosies. Et si nous sommes singuliers au fond, paraît-il, à force d'observer les passants, j'arrivais à nous ranger les uns les autres dans des catégories. La mienne, c'était celle des robots inhumains déguisés en artistes bohèmes chargés d'alpaguer et d'entuber. Je me suis senti tel assez vite. J'ai même haï la revue. J'avais tort. Effejoul me l'a fait comprendre. Elle n'était pas si mauvaise : vingt publiés sur trois mille postulants. Fabriquée par des débrouillards plus « business men » que poètes, et alors ? Nous n'étions les pantins de personne. Contrat 50/50, résiliable à tout moment.

Nous n'étions pas là pour agresser ni pour voler, seulement pour présenter une revue et la vendre si elle séduisait. Après tout, chacun était libre de s'offrir quelques feuilles de

poèmes et de dessins plutôt que de comater devant un jeu télévisé journalier répétant la même chose jour après jour...

Les gens demeuraient libres de nous l'acheter ou de nous envoyer chier. Bien sûr, on avait nos petites techniques de manipulation, mais n'étaient-ils pas assez grands pour les contrer ? Puis il y avait cette bière en fin de journée, cette satanée bière, aussi bonne qu'un massage ayurvédique.

En un mois, j'avais rencontré autant de gens qu'en vingt ans de vie. Bien sûr, la rencontre se limitait à deux minutes trente en moyenne, mais parfois ça pouvait aller jusqu'à dix minutes, un quart d'heure.

Nous nous sommes liés d'amitié avec certains collègues. Il y avait Loreleï, maman d'un bébé de cinq mois, qui vivait de la revue et des allocations. Dès le premier jour, elle nous avait montré des photos de son marmot. Et dès le premier jour, j'avais apprécié cette fille, jeune mère au sourire triste comme un collier de perles au cou de la Belle au bois dormant.

Il y avait Déliel aussi. Lui dormait dans un hôtel délabré et courait les filles à longueur de temps. Résultat : il ne vendait pas beaucoup de revues, juste assez pour vivre. Le soir, nous investissions notre quartier général, un pub sauvé du déluge, c'est-à-dire un lieu de commerce un peu plus humain que les autres. Souvent, nous terminions la soirée, à trois ou quatre, au restaurant. Nous dépensions l'argent gagné dans la journée.

C'était un boulot dur, mais à savourer comme des morceaux de noix de coco concassés sur une île déserte, entouré de dizaines et de dizaines de Vendredi.

Emmélia passait son temps à réviser ses leçons pendant que je passais le mien à malaxer mon esprit. Certains soirs, j'allais dormir chez elle ; on s'était aménagé une chambre sous les combles chez ses parents. Ces nuits-là, je dormais mieux. Elle devait réussir ses examens, je devais mettre de l'argent de côté ; nous avions un rêve commun : louer un appartement pour quitter nos parents.

Les deux gars qui avaient créé « Nous, La Feuille de Chou » étaient particuliers. Ils n'avaient pas fini bureaucrates. Pleins de bon sens et d'amour, ils me plaisaient bien. Le plus vieux avait quarante ans ; j'avais du mal à imaginer qu'il avait vécu le double de moi. Je me sentais souvent sur la même ligne d'onde que lui, sans doute parce qu'il était philosophe et rockeur à la fois, quoique parfois j'aurais voulu l'étrangler, comme on rêve d'étrangler son père quand il vous assène des leçons de morale en pensant que vous n'avez rien compris à la vie. L'autre en avait trente. Jeune marié, il avait arrêté de boire et s'était mis au jus d'orange avant de mal tourner. C'est un choix, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir souvent des airs d'animal ivre de folie. Les jours où je les appréciais le plus étaient, en général, ceux où ils portaient leurs sandales marocaines et leur djellaba. Un vieux requin utopiste et un jeune renard lucide.

Sentir que mille chemins dessinent l'horizon et que finalement on ne prendra qu'un seul d'entre eux, ça fout le vertige.

Emmélia a fini par intégrer la revue. Ce boulot, elle en convint rapidement, nous a servi de nouvelle paire de lunettes. Il révélait des strates que nous ne voyions pas jusque-là. La société apparaissait découpée en catégories, comme si la lumière avait simplement déplacé les ombres sans jamais les dissiper tout à fait. Et la grande majorité des gens n'étaient pas forcément moins aliénés que les siècles précédents ; seulement un peu plus instruits qu'au Moyen Âge.

Nous étions nés dans ce monde. Emmélia en convenait ; ça la révoltait autant que moi. Elle découvrait l'envers du décor. À titre d'exemple, elle s'était interrogée sur la sérénité des animaux d'un mendiant polonais. Comment se faisait-il que le chat et le chien du gars qui tournait la manivelle d'une boîte à musique dormaient si paisiblement dans le même couffin, alors qu'un manège incessant de passants et de gaz d'échappement leur jouait une musique stressante ? Les gens souriaient en les voyant : allez, une petite piécette pour le monsieur si gentil avec ses animaux. Personne ne se demandait vraiment ce qui maintenait ces bêtes dans cet état de douceur figée. Nous, nous savions que les pauvres bêtes étaient shootées au Valium... et allez savoir ce que cela engendrerait chez elles à long terme ?

D'autres rencontres étaient plus douces. Nous avons notamment apprécié un marchand de bijoux. Il passait l'hiver en Inde, achetait un stock, puis le revendait ici avec une large marge. Je lui avais acheté sa plus belle pièce pour l'offrir à ma dulcinée. Il parlait de ses voyages avec une simplicité désarmante. C'est un exemple parmi tant d'autres.

Travailler dans la rue fut vraiment une putain d'expérience à vingt ans. Une expérience qui vous marque durablement. Charles n'avait pas voulu y participer. À l'époque, je l'avais regretté. J'ai longtemps pensé qu'il avait peut-être manqué là une marche, une friction nécessaire, quelque chose qui aurait pu réveiller en lui une énergie que je sentais absente.

XI

" Aussi bien, quand nous prononçons le mot de vie, faut-il entendre qu'il ne s'agit pas de la vie reconnue, par le dehors des faits, mais cette sorte de fragile et remuant foyer auquel ne touchent pas les formes. Et s'il est encore quelque chose d'inferral et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur des formes, au lieu d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers. "

Le théâtre et son double. Antonin Artaud.

La dernière semaine avant de partir, je suis resté volontairement enfermé. Complètement abasourdi, la tête envahie par un fouillis mêlé de souvenirs et de projections. Sans doute aucun, j'étais heureux ; mais ne peut-on pas être à la fois heureux et perturbé ? Le bonheur comme source de déséquilibre... par manque d'habitude...

Trois semaines de préparations intensives m'avaient submergé au point que l'isolement m'était apparu comme une décision sage. Des lettres, des rendez-vous, des consultations d'annuaires, des coups de fil interminables, des dossiers, des discussions revenant sans cesse au même sujet... J'en étais arrivé à vomir de la bile tous les matins. Uriner dans un lavabo m'a toujours procuré un plaisir étrange et délectable ; mais cracher, jusqu'à s'en tordre la gorge, une matière brune et visqueuse est une souffrance tenace. J'étais passé d'un à deux paquets de cigarettes par jour, et l'alcool avait remplacé l'eau dès treize heures. La joie peut être une fuite où l'on oublie sa santé. Et depuis que notre départ était une certitude, je jouissais de nous savoir bientôt partis. Le sentiment de liberté est source de joie. Ce sentiment est la source de nombreuses choses...

Tout avait commencé un samedi soir, Efféjou et moi avions organisé un pique-nique nocturne dans les bois. Étaient présents à notre invitation : Emmeleia, Godevin/Ignis, Perséphone/Asti, Lilith, Livios, Iastis, Kriselin, Loreleï, Déliel, Charles et Emy. Nous en étions au moment de la digestion : des sandwiches merguez, tomates, poivrons, ketchup, mayo, patates cuites à la braise et crème fraîche. C'est pour vous dire, notre estomac avait du boulot. Ça discutait tranquillement, par-ci par-là, en buvant des bières. Efféjou et Godevin jouaient du djembé. Le feu craquait. Les braises surchauffaient.

Charles faisait les cent pas de l'autre côté du feu. Il s'était isolé. Il semblait lutter contre quelque chose d'invisible, comme si chaque pas l'éloignait d'un gouffre et l'y rapprochait en même temps. Je n'avais pas eu vraiment l'occasion de lui parler jusque-là et je m'apprêtais à aller prendre de ses nouvelles lorsqu'il s'approcha, sans contourner le feu, à la limite du cercle de lumière. Il resta un instant immobile. Le visage tranché par les ombres. Les tam-tams ralentirent... ou peut-être s'étaient-ils arrêtés avant qu'il ne parle. Je ne sais plus. Ce dont je suis certain, c'est que l'air devint dense, presque solide. Puis il prit la parole.

Il n'y eut plus que le son de sa voix dans l'air, et quelques braises qui virevoltaient.

— Écoutez-moi.

Un silence absolu.

— Je vais profiter de l'occasion pour vous parler de quelque chose qui me tient à cœur.

Il inspira profondément. On aurait dit qu'il plongeait.

— Mon père est mort il n'y a pas longtemps. Exactement... à l'heure qu'il est... cela fait deux mois et trois heures.

Un frisson traversa le cercle. Un rapide calcul me fit comprendre que c'était le jour même de notre rencontre.

— Lui et ma mère tenaient un restaurant dans le Jura, dans un petit village appelé Passenans, près de Lons-le-Saunier. Elle n'a plus la force de continuer. Elle veut que je reprenne l'affaire.

Sa voix s'érailla légèrement, mais il ne céda pas.

— Si je vous parle de ça, ce n'est pas pour demander des conseils. C'est pour inviter ceux que cela intéresse... à reprendre l'affaire avec moi.

Il laissa planer ses mots. Certains baissèrent les yeux. D'autres fixaient les flammes comme si une réponse pouvait s'y lire. Puis, comme pour se protéger, il força un sourire et reprit d'un ton faussement léger :

— Si vous voulez plus de renseignements... téléphonez-moi. Ichor a mon numéro.

Le feu éclairait son visage comme des projecteurs braqués sur un acteur au moment crucial de sa scène. Mais ce n'était pas du théâtre. C'était brut. Viscéral.

Il conclut d'une voix presque autoritaire, comme pour empêcher toute contestation, comme pour ne pas laisser place au doute :

— Vous avez une semaine pour vous décider. Emy, tu te débrouilles pour rentrer. Je m'en vais seul. Là. Salut tout le monde.

Il tourna les talons. Son pas était assuré, ses grandes enjambées avalaient la nuit. Il ne se retourna pas.

Emy, sa sœur, resta près du feu. Elle nous regardait un par un. Ses yeux brillaient d'une retenue douloureuse. On sentait qu'elle voulait parler, protester peut-être, pleurer sûrement. Mais elle respecta notre silence.

Ce soir-là, quelque chose d'autre naissait pour elle. Livios avait trouvé son alter ego, une femme disposant de la même incapacité à rester immobile lorsque tout vacille... Elle alimentait les flammes avec une énergie presque fébrile, comme pour empêcher que la lumière ne s'éteigne. Il s'approchait sous prétexte d'ajouter une branche, de déplacer une pierre, de raviver une braise. Je les observai avec une curiosité bien placée : leurs mains se frôlèrent une première fois. Trop brièvement pour être accidentel. Trop longtemps pour être innocent. Ils ne se regardaient pas longtemps, mais chaque regard semblait durer davantage que les autres. Dans la tension laissée par le départ de Charles, une douceur fragile avait pris forme entre eux. Une connivence silencieuse. Deux solitudes qui se reconnaissaient et allaient inéluctablement se connecter et fusionner... Je la trouvais très belle, Emy. Fine, les cheveux très courts. Mais ce n'était pas cela qui la rendait lumineuse. C'était sa manière de bouger, svelte et calme à la fois, comme si elle cherchait à contenir un tumulte intérieur.

Les djembés reprirent leur tambourinement, mais le rythme était plus lent et plus saccadé. Combien d'entre nous sa proposition avait-elle bouleversés ? En tout cas, elle n'avait fait rire personne. Aussi bizarrement, personne n'en parla, et le silence s'estompa peu à peu pour nous mener à d'autres occupations que celle de méditer sur ce qui venait d'avoir lieu. C'est Efféjou qui en fut la cause, et je n'oublierai jamais de ma vie cette soirée, non, elle est éternelle comme chacune de nos âmes. Kriselin avait pris la place d'Efféjou au djembé, et celui-ci s'était mis au bâton de pluie. Et tout en secouant ce magique instrument, il se mit à nous raconter une histoire antillaise ; oui, nous eûmes droit à une vieille légende où se mêlent sorcellerie et révolution. Il avait pris l'accent créole et tentait de s'éloigner le moins possible des coutumes. On s'y serait cru.

Ye Cric Yé Crac.

Histoire impossible à transcrire. Histoire faite pour vibrer dans l'air, pas pour s'emprisonner sur le papier malheureusement pour vous. Puis Godevin prit la relève, avec un ton de vieux gérant de manoir, pour narrer une histoire « qui fait peur... ». D'autres suivirent. Chacun donna quelque chose de lui-même. Debout, assis, accroupis, les visages dorés par les flammes, certains murmuraient, d'autres déclamaient, d'autres encore mimaient. L'un nous fit pleurer, l'autre nous plia en quatre de rire. Ignis et Emmeleia semblaient endormies près d'un arbre. Pourtant, en observant ma princesse du coin de l'œil, je voyais bien, à ses mouvements imperceptibles, qu'elle écoutait et qu'elle était touchée.

Inoubliable.

Géante cette soirée contes au son des djembés. Seul Charles avait raté cette séquence d'une humanité à nous réconcilier avec le genre humain.

X

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là qui partent Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons, De leur fatalité jamais ils ne s'écartent, Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons ! »

Le Voyage, Les Fleurs du Mal, C. Baudelaire.

Une pluie clinquante crachotait sur le pare-brise et résonnait à l'intérieur de la cabine, comme la ritournelle d'un pendule musical dans la tête d'un enfant sur le point de s'endormir. On n'y voyait plus grand-chose ; heureusement, les essuie-glaces dansaient comme des punks déchaînés. Ce n'était qu'une putain d'averse. Quelques éclairs déchiraient le ciel. Les marques blanches sur la route défilaient sous nos yeux. Plus question de revenir en arrière. Nous roulions vers le Jura. Trois camions en tout, pour déplacer une troupe. Nous n'étions pas des saltimbanques ni des comédiens, mais nous nous préparions à monter une scène et des coulisses. Cette scène serait-elle durable, ressemblerait-elle point par point à celle que je m'imaginais ? Non, certainement, non. Le virtuel diffère toujours du réel. À ce moment-là, je pensais que le plus dur serait de concilier travail et amitié, travail et amour.

Premier camion, un chauffeur : Ichor / Efféjoul / Charles / Godevin.

Deuxième camion, un chauffeur : Ignis / Emméleia / Lorelei et son bébé Arastine / Istivos.

Troisième camion, un chauffeur : Livios / Emy / Lilith.

Aucun de nous n'avait le permis poids lourd, alors trois gaillards embauchés par Charles tenaient fermement les volants en main. On s'est tous demandé où il avait bien pu les dégoter. Convaincu par le côté magicien de Charles... je ne lui ai pas posé la question, mais d'autres l'ont fait, et la réponse s'était limitée à : « Ha ! Ha ?... ». L'un d'eux avait les bras entièrement ornés de tatouages, un autre une balafre du coin de l'oreille au menton, et le troisième un œil de verre qui lui donnait un regard flippant. C'étaient sans doute des pirates à la retraite.

À l'entrée de l'autoroute, juste à côté d'un distributeur de tickets, sous le porche du péage, il y avait un gars qui n'avait pas l'air de savoir quoi faire de sa vie. Sac à dos à ses pieds, un bras à demi levé, le poing fermé laissant son pouce pointé vers le haut... Je crois que Charles ne put s'empêcher de baisser le volume de l'autoradio et d'ouvrir sa fenêtre pour communiquer avec lui.

— Tu vas où ?

— N'importe où, pourvu que ce soit quelque part.

— Bien, nous, comme tu le vois, on est complets, mais demande au troisième camion, il leur reste un peu de place.

— OK. Merci.

— De rien, lui lança-t-il en rigolant et en refermant la fenêtre.

À l'heure de la couronne, celle où le soleil a atteint la moitié de sa course, nous fîmes une longue pause. Bord d'autoroute, sandwich jambon-tomates-mayo et chips. Plein de carburant. Et petite tasse de liquide noir au parfum amer pour les caféinomanes. L'auto-stoppeur refusa toute nourriture ; peut-être qu'il se prenait pour un moine tibétain. Il n'en avait pourtant pas l'air avec ses cheveux longs, noirs et emmêlés. Son nom : Victor. Très froid, très sombre, vraisemblablement aliéné par une substance soporifique. Son âge ? On s'en fout. À ce moment-là, je n'ai pas eu l'occasion de parler avec lui, je préférais discuter avec les filles qui m'avaient beaucoup manqué. Mais il avait l'air de bien s'entendre avec Charles. Et cela me suffisait pour savoir que c'était un mec bien, quelqu'un de l'outre-monde, quoi.

Imaginez-vous le son d'une flûte traversière et les camions qui vrombissent et s'élancent à nouveau. Les gens ont changé de place, les âmes commencent à s'éveiller pour de vrai, la pluie disparaît, les paysages changent. Du vert, du jaune et du marron prennent le dessus sur les autres couleurs. Le ciel bleu clair parsemé de nuages, l'astre divin qui revient en force. Des arbres, des buissons, des terres cultivées. Et des maisons avec des toits en tuiles ou en tavaillons, des fermes isolées ici et là, des tournesols, du blé. Des bottes de paille bien rangées dans une symétrie campagnarde harmonieuse. Et des granges où je nous imagine faire l'amour avec Emméleia dans les jours à venir.

Un décor arrangé pour les utilisateurs de l'autoroute ? Ça y est, le soleil resplendit. Ça monte, ça descend, petites vallées, terres brûlées et châteaux d'eau. Et de grandes, grandes marionnettes métalliques noires toutes liées par d'immenses câbles qui n'en finissent plus. Et tous les x mètres, des bornes de S.O.S. Orange. Derrière et devant nous, des caravanes du dernier cri. Ce sont les vacances et c'est la France.

Nous, nous sommes partis pour de bon !!

IX

— Et maintenant, peut-on enfin nous conduire auprès de celui ou de celle que vous appelez Gaïa ?
Joie parut amusé par la question de Trevize :

— Je ne sais pas si vous allez me croire, Trev. Mais Gaïa, c'est moi.

Trevize la contempla, ébahi. Il avait souvent entendu l'expression "rassembler ses esprits" employée dans un sens métaphorique. Pour la première fois de son existence, il avait l'impression d'être engagé de manière littérale dans le processus. Il dit enfin :

— Vous ?

— Oui, moi. Et le sol. Et les arbres. Et ce lapin là-bas, dans l'herbe. Et l'homme que vous apercevez à travers les arbres. Toute la planète et tout ce qu'elle abrite est Gaïa. Nous sommes tous des individus - des organismes séparés - mais nous partageons tous une même conscience globale. La planète inanimée y contribue pour la plus faible part, les différentes formes de vie à des degrés divers, et les êtres humains pour la plus grande proportion - mais nous la partageons tous.

— Je crois, nota Pelorat à l'adresse de Trevize, qu'elle veut dire que Gaïa est une sorte de conscience de groupe.

Trevize opina.

— Je me doutais de quelque chose comme ça... Dans ce cas, Joie, qui dirige ce monde ?

— Il se dirige tout seul. Ces arbres poussent en rangs bien alignés de leur propre initiative. Ils se multiplient juste assez pour assurer le renouvellement de ceux qui pour quelque raison meurent. Les êtres humains récoltent les pommes dont ils ont besoin ; les autres animaux, y compris les insectes, mangent leur part - et seulement leur part.

Fondation foudroyée. Isaac Asimov.
(4ème des cinq volumes de Fondation)

Elle était belle. Quelques cheveux de lierre lui collaient aux joues. Mais son visage, sali par une ombre ténébreuse, semblait souillé à jamais, comme une peinture déconfitée. Devant elle, mes pensées étaient décousues, heurtées. Close, elle paraissait endeuillée. Et tous nos regards penchés sur elle auraient dû la faire rougir.

Non. Non. Non. Elle n'était que murs de pierre et volets fermés.

Les camions rutilants tranchaient avec la petite place du bourg. Les villageois les regardaient comme des soucoupes volantes. Aucun ne vint nous parler. Je regardais surtout ceux qui m'entouraient. Certains repartiront bientôt. D'autres resteront. Et nous pensions tous à peu près à la même chose : à ce qu'elle pourrait devenir. Un lieu où manger et boire. Une salle avec l'atmosphère d'un pub. Une autre pour répéter, pour faire du bruit, pour faire de la musique. On aurait pu dire de nous que nous étions ambitieux. Mais à quoi bon ne pas chercher à concrétiser ses rêves ? À quoi bon se laisser glisser dans les moules qu'on a conçus pour vous ?

Notre ambition était simple : ne pas rester accrochés aux murs, mais tenir le pinceau.

Figés comme des cactus, en suspens dans l'air, nous sommes restés longtemps à la contempler sans oser rompre le silence.

— Vue d'extérieur, y'a pas trop de boulot, à part changer l'enseigne et mettre notre touche de déco, dit Livios, enthousiaste comme un ouvrier courageux face à un chantier laborieux.

Il fut temps d'investir les lieux. Mais Charles s'adressa d'abord aux camionneurs ; je les avais oubliés, ceux-là...

— Bon, les gars. Comme je sais que vous êtes pressés, on va tout déballer dans la salle. Vous allez quand même venir boire une bière, puis vous pourrez reprendre la route.

Ils opinèrent, et l'affaire fut vite réglée.

— Tu comprends, les villageois, je les connais un peu, et je peux t'assurer qu'ils auraient fait la tronche si les camions avaient passé la nuit là. Puis ces gars-là n'ont rien à voir avec nous, t'as pu le remarquer. Ça n'aurait été positif ni pour nous, ni pour eux, me disait Charles tout en sifflant nos *Framboise foudroyante*.

Nous étions dans la cuisine, accoudés à un plan de travail immense : un rectangle blanc poussiéreux au milieu de la pièce. Isatis était avec nous. Les autres étaient déjà partis à l'étage, excités comme des gosses, à visiter chaque recoin de la baraque. Une remise appelée épicerie sec et la chambre froide étaient collées à la cuisine.

Il y avait des placards un peu partout. Deux bacs à vaisselle géants collés à des machines. Charles ouvrit un robinet et nous avons constaté que l'eau n'était pas coupée.

Au-dessus du plan de travail, une plaque d'inox, aussi grande que celui-ci, était suspendue par des fils vissés au plafond. Dessus, un bric-à-brac d'ustensiles de cuisine attendait son nouveau maître.

Ça ne sentait pas le mort.

Il y avait aussi, aussi gigantesque que tout le reste, une cuisinière avec huit feux à gaz de tailles variées. Et encore deux fours de professionnels.

Charles ouvrit la fenêtre.

Un chat gris rappliqua aussitôt.

— Ah ! qu'il est mignon le titi chat... oh oui... qu'il est mignon le titi chat...

Il lui fit un bisou avec le nez, puis l'animal sauta sur le réfrigérateur.

— Bon. Les mecs, ça vous dérange pas si je vais visiter les environs ? Quand on est arrivés, j'ai repéré des coins nature qui ont l'air super intéressants ! s'exclama Isatis, tel l'ornithologue curieux et pressé d'arpenter des lieux inconnus.

— Vas-y, mec, t'es libre. Mais surtout, si tu décides de monter en haut du clocher, repère bien les prises avant, me permis-je d'ironiser, sachant qu'il ne pouvait pas s'empêcher de crapahuter et de grimper sur n'importe quel édifice.

Charles et moi sommes retournés dans la salle. Elle était salubre. Grandes tables de bois clair, carrelage châtaigne ; un peu de poussière partout, mais il n'était pas difficile de l'oublier. Chaises de bois et de paille. Je regardais les lieux sans penser à la manière dont nous les arrangerions. Dans les murs, quelque chose que nous ne pourrions de toute façon pas changer : des cavités en demi-lune, pittoresques, remplies de bouteilles de vin dont les bouchons étaient scellés par de la cire jaune. Frissons le long de la colonne vertébrale.

Il y avait bien, au minimum, cent vingt mètres carrés. Le chiffre exact : cent trente-six. Une colonne centrale semblait soutenir à elle seule tout le bâtiment.

Charles pleurait.

Je levai la tête et tombai nez à nez avec des fils bleus et rouges qui pendouillaient du plafond.

Isatis refit irruption par l'une des deux entrées en demi-lune.

— J'ai oublié mes jumelles sur la table de la cuisine ! Du moins je l'espère, sinon ça veut dire qu'elles sont restées dans un des camions !

Il passa comme une fusée, sans même remarquer l'état de Charles. Celui-ci avait maintenant le visage rivé au sol.

Cinq secondes à peine s'écoulèrent et l'autre gugus, adorateur de la nature, était déjà reparti vénérer sa mère la Terre.

Charles m'invita à aller visiter le jardin. Nous passâmes par un étroit couloir longeant un des murs de la cuisine, où une vingtaine de porte-manteaux s'agrippaient au mur. Dehors, nous descendîmes deux marches, sous une tôle grise qui nous cachait les derniers rayons de soleil de la journée. Un petit coup d'œil dans une baraque à la porte de bois grinçante : des sanitaires. Deux chiottes, un lavabo, une glace, un porte-savon, un porte-serviette et, dans un coin, une machine à laver. Cette pièce donnait aussi accès à la cave d'Ali Baba au rhum et les quarante pochtrons. Des cartons de vins et d'alcool forts en pagaille s'y trouvaient jaunés et recouverts d'une mince couche de poussières bactériologiques...

— Putain ! Regarde-moi cette araignée... Elle dépasse les quinze centimètres de diamètre.

Puis le jardin se scindait en deux parties. La première : une pelouse désordonnée où il serait facile d'imaginer une table en plastique blanc — ou plusieurs — ornées de parasols. Ici des mauvaises herbes, des plantes, des cailloux et là un petit muret envahi de lierres. La seconde partie : un potager décrépit. Mais là encore, avec un peu d'imagination... c'était déjà l'exaltation.

— Viens au fond du jardin, me lança-t-il. Viens donc voir le clou du spectacle ! Ses larmes avaient séché sans qu'il ait à les essuyer.

On entendit les voix des autres émaner de la cuisine.

— Ah ! Titi chat, l'est mignon le titi chat, hein ? L'est mignon le titi chat, hum ! Oui... L'est con le titi chat... Hum...

Charles sortit notre trousseau de clefs de sa poche de thaumaturge et enfonça la plus grosse, une noire, dans la serrure de la porte de métal gris-vert qui se dressait devant nous. Deux tours, puis il la poussa comme on ouvre un livre.

Interrupteur inutile : électricité hors service dans cette salle.

D'extérieur, on aurait cru un immense blockhaus ; vue de l'intérieur, rien de moins. Quelques aérations en forme de meurtrières laissaient passer, comme on écrit souvent, quelques brins de lumière. Salle entièrement vide. De quoi fourrer plus d'une bonne centaine de personnes : une scène, un groupe, un coin coulisses exactement là où nous avions les pieds, et un bar improvisé sur des tréteaux.

— Et tu vois cette porte... comme tu te l'imagines, ce sera l'entrée, me dit-il avec un sourire extasié en me montrant une porte semblable à celle d'une grange.

— Et ils s'en servaient à quoi de cette salle, tes parents ?

— Oh, à rien, mis à part garer leurs voitures lorsqu'ils s'absentaient, me répondit-il brièvement en m'invitant à ressortir.

De nouveau dans le potager, je remarquai une chose que, bizarrement, je n'avais pas vue en passant : un grillage haut, et de l'autre côté de ce grillage, un terrain de tennis.

Ah bon !...

En levant un peu plus la tête, je repérai le sommet du clocher de l'église, pointu comme un fer de lance, à cinquante mètres environ, à vol d'oiseau. À ce moment-là, je fus quand même surpris de voir Isatis perché sur la croix, en train d'observer les oiseaux avec ses jumelles.

— Tiens, tu vois le mur là-bas, sur le terrain de tennis ? Là, là... suis mon doigt. OK, tu le vois. Bien. C'est le mur aux chauves-souris. Elles viennent s'y accrocher la nuit. On ira les voir ce soir si tu veux. Tu verras, c'est hallucinant.

— Putain ! Royal, ce terrain ! s'exclama Godevin en levant sa pipe comme on lève un verre pour dire santé !

Ça y est, la liaison était rétablie. Ils étaient tous dans le jardin, même l'auto-stoppeur. Tous là, le visage souriant, les yeux étincelants, les fronts dorés...

Que nos joies demeurent.

Emy faisait la visite au reste du groupe, dont nous nous détachions de nouveau pour poursuivre la nôtre tous les deux. En montant les escaliers, j'avais un chant d'Elfe en tête. Au premier étage, deux chambres communicantes, une petite salle de bain entre elles et une salle grandiose, avec des poutres que j'avais envie de dater du Moyen Âge. Au second, deux chambres sans communication. Celle au fond du couloir serait celle d'Emmélia et moi. J'allais y jeter un coup d'œil moins succinct. En passant, je remarquai les chiottes au fond du couloir. Parfait !

Accoudé à la fenêtre, je ne regardais pas le paysage : je pensais. Je n'avais aucune envie de m'évader en sautant par la fenêtre comme Superman, mais je n'arrivais pas à m'imaginer que nous allions nous installer ici, comme sur une nouvelle planète encore inconnue. Les gens d'ici étaient-ils racistes ? Charles m'avait simplement dit que ce ne serait pas évident de s'intégrer. La seule chose de bonne pour nous, c'était qu'il soit le fils du père Futez, et que cet homme était bien vu : il amenait des touristes avec son restaurant de haute gastronomie. Mais étaient-ils vraiment moins cons, sur le plan émotionnel, que la majorité des Parisiens qu'on croise dans les couloirs du métro, alignés en rang d'oignons comme des clones qui répètent les mêmes trajets chaque jour ? Quelle était leur religion ? Étaient-ils soumis à un dictateur ? S'assoupissaient-ils devant la déesse cathodique à longueur de temps ? Ou bien étaient-ils cultivés et curieux, plus riches et moins superficiels sur le plan humain qu'un banlieusard lambda ?

Sur ce, arrêtant de me poser des questions pleines de préjugés et d'idées généralisantes, la chasse d'eau me sortit de ma minute de questions stupides et sans réponse. Je me retournai.

Charles ouvrait la porte d'en face. J'allai observer par-dessus son épaule la dernière pièce de la maison : le grenier. Un vrai grenier, sous les combles, qui sentait le bois séculaire. Rempli d'objets insolites et archaïques ; débordant de choses amassées les unes sur les autres. Des couleurs ternes. Un plancher troué, pourri. Des poutres bouffées. Des armoires penchées comme la tour de Pise. Des outils rouillés. Un squelette de landeau. Des coffres mystérieux couleur cramoisi.

— Dis-moi, Charles, y'a du boulot qui nous attend là, lui soufflai-je dans l'oreille.

Il tourna son regard vers le mien. Il avait les yeux brillants, le regard plein, comme la première fois que je l'avais rencontré. Il ne m'avait vraisemblablement pas entendu. Je le secouai un peu, d'une petite tape dans l'échine.

— Tu m'écoutes, t'es là ?

— Qu'est-ce que tu dis ?

— J'dis : y'a du boulot pour nous là, non ?

— Non. Parce qu'on ne va pas y toucher, à cette pièce. Je vais condamner la porte.

Je savais qu'il ne fallait pas que je lui demande pourquoi. Nous avons refermé la porte.

VIII

*" Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Ecoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds*

*Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées*

*Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été*

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire "

" Nuit Rhénane ". ALCOOLS. Guillaume APOLLINAIRE.

On entendait déjà le vacarme depuis la cuisine.

— Alors Ichor ! On n'entend pas les bruits de casseroles ! cria Efféjoul.

— Ouais ! Qu'est-ce qui branle le chef-coq ? ajouta Livios.

— On veut sentir ta cuisine ! Fous-nous en plein les narines, conclut Charles.

Par la fenêtre, je les voyais s'agiter autour des tables dressées dans le jardin. Tee-shirts, corsages légers, verres levés. Deux réverbères jetaient une lumière jaunâtre sur les nappes improvisées.

Le paradis sur terre. Faut pas en demander plus, merde.

Je suis même convaincu que le vrai paradis doit être d'un ennui mortel.

Un rêve d'enfant. Tout se passait comme dans un rêve d'enfant. J'avais du mal à réagir, à réaliser. Pourtant ce n'était pas un rêve. Mais parfois on a beau constater le cours des choses, on persiste à ne pas y croire. Alors on se laisse entraîner par la danse. On voudrait se retrouver face à un miroir pour vérifier les pas, mais on continue de danser les yeux fermés, mine de rien, dérivant comme des poulpes.

Deux heures plus tôt, on était encore dans la salle à déplacer des tables, des chaises, des caisses, à regarder le futoir comme des explorateurs devant une jungle. On en avait encore pour des heures et des heures à tout installer.

Alors on avait décidé d'une seule chose : on commencerait demain. Pour l'instant, les ventres criaient plus fort que les ambitions d'aménagement.

Au moment où j'allumai le premier gaz et y déposai une casserole d'eau salée, deux tentacules s'enroulèrent autour de mon torse. Dans mon cou, l'animal posa sa bouche et me happa du sang. Début d'érection. Demi-tour. Long baiser. Loin d'avoir été un rêve d'enfant, ça avait plutôt été un rêve d'adolescent. Une espérance restée vaine si longtemps qu'elle avait fini par se meurtrir, reposer au fond de moi, comme une relique d'un autre âge. Et voilà qu'en fin de compte la princesse Emmélia m'était tombée dans les bras au moment où je m'y attendais le moins. *It's always like this.*

— Ça va ? me demanda-t-elle.

— Quelle question percutante !

Ça va ? Ouais, et toi ça va ? Moi ça va. Alors tout va. Moi et toi. Alors ça. Ça va... Toi et moi, bien alors, tout va bien. Ça va. Ça va, ça vient, hein, vous savez ça ?

— Excuse-moi... mais je ne sais pas quoi dire. J'ai l'impression d'être dans un rêve. C'est trop beau. Ça sent bon, loin des pots d'échappement. Je suis trop heureuse. Je ne sais pas comment te le dire. Je sais, tu vas dire : *te réjouis pas trop vite, la partie n'est pas gagnée*. Mais déjà, je vais te dire le fond de ma pensée — comme je sais que t'aimes bien ça. Même si on échoue, d'être arrivés jusque-là, c'est déjà une partie gagnée. Ah vraiment... d'être partis, d'être ici... j'ai du mal à y croire. Ils sont tous adorables. Ils ne sont pas comme d'habitude. Ils ressemblent tous à des anges.

Érection totale.

— Allez, j'y vais. Je te laisse tranquille dans ta cuisine.

Et d'un pas svelte et léger, elle s'en retourna.

— Emmélia, attends !

— Quoi ?

— Moi aussi.

Il n'y eut pas de suite à cette dernière réplique. Juste un regard, un léger baissement de tête, et un sourire plus que jovial.

C'était plus que n'importe quel mot.

Ça avait le goût d'une chanson des Doors. Pas seulement le plat, mais la soirée, l'ambiance.

Light my fire.

Et quand je sortis avec le premier plat, ils crièrent tous, leurs verres de vin à la main.

J'avais les yeux explosés, et la lumière tamisée les soulagea.

— Allez ! Allez chercher les autres. Il en reste trois comme celui-là.

— Hum ! firent plusieurs personnes.

— Mesdemoiselles, messieurs, ça n'a pas l'air délicieux. Ça l'est.

C'était un des plats que j'avais confectionnés un lendemain de cuite en compagnie d'Isatis et d'Efféjou. La cuisine, pour moi, c'était ça : donner à des rêves semi-éveillés des formes matérielles engloutissables. Ils l'avaient trouvé un peu lourd, mais succulent. Je leur avais dit : « Si un jour j'ai un restaurant, je le ferai à vingt balles. »

Je délirais. Mais le délire parfois n'est pas anodin : il en résulte une suite. Les chaînons, au fur et à mesure, s'encastrent. Mais on ne sait jamais quelle forme prendra le prochain. Fiction ou réalité ?

Je l'avais appelé : Spaghettis à la viande de pecks. Composition : Spaghettis, lardons, steak haché, sauce béchamel, œufs, oignons, origan, beurre, gruyère et parmesan. Et ça discutait, et ça piaillait, et ça aimait, roucoulait et jouissait. Pendant tout le repas, pratiquement, nous avons causé "Travaux". L'organisation des trois prochains jours fut établie. Puis à la fin du repas, Charles, un peu éméché, a pris la parole. Par-delà le chant des grillons et un dernier bruit d'assiette.

— Je crois que j'oublierai jamais ce repas et vos visages sous cette lumière tamisée, je vais peut-être vous paraître un peu con, beaucoup d'entre vous vont juger mes paroles comme des logorrhées, mais comme vous le savez, ça me passe légèrement au-dessus de la tête. J'ai juste envie de vous dire que je vous aime tous autant que vous êtes ici, vous êtes... comment dire, vous êtes exceptionnels. La vie, avec vous, prend des formes si étranges, comparée à la normale, mais depuis toujours pour moi — ça sonnait comme un discours solennel, ça faisait sourire tout le monde, parce que tout ce qu'il racontait, nous le savions tous, c'était écrit dans ses yeux et tout à fait lisible au quotidien — oui depuis toujours pour moi, avoir un comportement normal, c'est se comporter exactement comme vous le faites

en ce moment, et comme je ne suis pas habitué à ça, ça me semble étrange, alors que c'est ce qu'il y a de plus normal au monde. C'est vrai, quoi, je n'ai pas repéré quelqu'un, ici, qui porte un masque. Bien sûr, tout le monde ne se dit certainement pas tout, mais... mais... je vous aime, conclut-il en laissant tomber ses fesses sur sa chaise, comme un objet perd l'équilibre et tombe avant même qu'on ait le temps de le rattraper.

— LEVONS NOTRE VERRE À L'AMOUR DE CHARLES !!!! cria Isatis sans même nous laisser le temps de nous émouvoir.

De suite, plusieurs cris giclèrent de quelques bouches, puis c'est chacun de nous qui se mit à hurler. C'était une explosion de joies et de bonheur. Ça avait l'air d'un exutoire collectif, mais ce n'était pas qu'un remplissage sonore chaotique. Chacun donnait sa joie aux autres et s'accaparaient de celles des autres. Des bruits de couverts tapés sur le bord des tables, des cris qui volaient et s'enfouissaient dans les cœurs. Moi-même, je laissais jaillir de ma bouche des cris d'hyène débile sur des fréquences improbables. Et je me sentais entièrement empli, c'est à dire des doigts de pieds jusqu'aux pointes des cheveux, d'étincelles lumineuses, comme des étoiles. Et non comme des frissons, car aujourd'hui je n'oublie pas, je n'y arrive pas, que l'homme est électrique.

Ça n'a pas duré énormément de temps, seulement une éternité. Et le mélange des voix masculines et féminines ressemblait fortement à un chant cérémonial primitif, tribal. Il y avait des hurlements aigus par-dessus des glapissements graves, obtus. Ce tohu-bohu connut une fin hilare.

Selon Charles, nous étions normaux, c'est vrai, c'est normal dans le sens où c'est naturel pour des hommes de crier avec les cheveux exorbités et les yeux sortis de leur orbites, cheveux hérissés comme après avoir mis les doigts dans une prise de secteur...

Cela stoppa net. Chute vertigineuse dans un silence soudain, suivi du concert en la mineur d'un bébé criard.

— Merde ! Arastine ! On a réveillé Arastine ! Cours lui faire un câlin, Lorelei ! s'exclama Emmélia.

Mais Lorelei, séduite par le gag qu'avait provoqué son marmot, était prisonnière d'une crise de fou rire. Comme la plupart des ténors de l'Opéra tumultueux.

— Bon, bien, ce n'est pas grave, je vais y aller moi-même si tu permets, renchérit ma chérie.

— Vas-y... vas-y... lui répondit Lorelei, à moitié écroulée sur Charles.

Sans rien dire, je suivis Emmé.

— Eh ! Moi aussi ! Je vais faire un p'tit bisou au p'tit bébé, dit Efféjoul encore sous l'effet de la chute euphorique.

Le trio initial monta les escaliers en se cognant quelque peu contre les murs. Arrivés là-haut, nous commençâmes par fermer la fenêtre. C'était un bon moyen d'entendre s'il y avait un « problème », mais pour un bébé il commençait à faire frisquet. Avec les vins, en bas, nous ne nous en étions pas rendu compte.

Puis nous nous penchâmes tous les trois au-dessus du couffin. Nous ne savions pas du tout comment nous y prendre.

Emmélia chopa quand même le mioche dans ses bras. Efféjoul et moi la suivions des yeux. Il n'était pas très beau. Un peu gros. On a pensé que son père ne devait pas être une ficelle comme Lorelei, mais c'était une pensée naïve. **La nature n'obéit pas à ce genre de calculs.**

Bébé tu dors, bébé tu dors, y'a du chocolat dans tes petits rêves

Bébé tu dors, bébé tu dors, y'a de la poésie dans l'atmosphère

Bé))))Bé tu dors, et quand tu rêves tu remues tes cils.

Bé))))Bé tu dors, lové tout rond dans une bulle de plaisir...

— Ah... Les gosses des autres, c'est beau, remarqua Emmélia.

— Pourquoi tu dis ça ? Les tiens seront moches ? lui demanda Efféjoul.

— J'en aurai pas, dit-elle.

— Ah toi aussi, t'en veux pas, lui dit-il. Et pour quelles raisons ?

— Pour les mêmes raisons que toi. Tu sais, t'en as déjà parlé avec Ichor, non ?

— Ouais, je m'en souviens. Mais je n'étais pas censé savoir que vous en aviez parlé et que tu partageais notre point de vue.

Je n'ai pas trouvé nécessaire d'intervenir. J'ai simplement fixé Arastine, sachant très bien que ne pas avoir d'enfant n'était alors qu'une conviction floue, pas encore ancrée en moi. Pas une quasi-certitude comme ça l'est aujourd'hui...

Ensuite, nous avons aidé, lampes de poche en main, Godevin/Ignis, Istivos, Lilith et Victor à planter leurs tentes dans le potager — du moins dans ce qu'il en restait. Charles dormirait avec Livios dans la grande salle du premier étage afin de laisser sa chambre à Lorelei et son bébé. Nous autres commencerions dès ce soir à investir nos chambres : Emy dans celle du premier étage, communicante avec celle de Charles ; Efféjoul dans la chambre à côté de la nôtre.

Enfin, nous sommes allés faire un tour derrière l'église. Il y avait des terrains de boules, des bancs, des arbres, une lumière jaune sombre, et des moustiques. Nous avons joué longtemps. Puis, au fil de la nuit, les uns sont allés se coucher.

Si bien qu'Efféjoul, Charles et moi nous sommes retrouvés seuls à continuer de boire du vin blanc, assis sur un banc vert auquel il manquait deux lattes. Les boules éparpillées à nos pieds, et le pan vertical de l'édifice religieux dressé devant nous.

— Au fait, tu ne devais pas me montrer les chauves ? demandai-je à Charles.

— Les chauves ? demanda Efféjoul.

Charles ne répondit pas. Nous tournâmes la tête vers lui. Il dormait. Les bras pendants, la joue posée sur l'épaule, les yeux clos. Parti ailleurs. Les cheveux pendouillant.

Efféjoul se tourna vers moi, un sourire béat coulé sous le nez.

— Alors, c'est quoi les chauves ?

— Des chauves-souris. Il paraît que la nuit elles viennent s'accrocher au mur d'une maison qui donne sur le terrain de tennis.

En chancelant, nous avons débarqué sur le terrain de tennis. J'ai culbuté sur mes propres appuis.

Cling)))) fit la bouteille.

Éclats de verre au parfum alcoolique sur le sol sportif. Un croisement de regards, sourcils haussés, un mouvement d'épaule... et la marche repart.

— O PUTAIN !

— Ta gueule !

Effectivement. Un mur de pierres mal imbriquées, disjointes, avec quelques manques. Et pendues à celui-ci, quelques dizaines de demoiselles, la tête à l'envers. Un lampadaire, installé pour les parties nocturnes, nous permettait de bien les voir. Ces suceuses de sang ! Une à une, elles se décrochaient du mur et virevoltaient sous la lumière. Hop ! Et hop... et hop ! Comme un relais de trapézistes, les danseuses noires effectuaient leur numéro. Spectacle gratuit et rare. Quelqu'un aurait pu venir jouer du xylophone. Ou du violon. Ou de l'orgue de barbarie. Ou de l'accordéon. Et une voix se serait élevée — une voix comme celles qui jaillissent des vieux *vinyles* de nos grands-parents... des voix tremblotantes, telles les aiguilles d'un radar perturbé, qui ne cherchent pas à plaire mais à déployer une intention émotionnellement chargée, des voix qui crachent leurs tripes, parfois même en versant quelques postillons. Quelques postillons que personne ne

remarque, car tout le monde ferme les yeux, à l'écoute. Ça leur rentre dans la peau. Par le haut, par le bas. C'est physique.

Elles virevoltaient dans l'air piqué d'étoiles et d'insectes microscopiques, ces libellules macabres aux ailes pointues. On aurait dit qu'elles nous murmuraient : « Regardez-nous, les noctambules. Nous vivons la nuit parce que nous ne supportons pas la lumière. Tout le monde est persuadé que la lumière est source de clarté, mais les ombres de la nuit peuvent aussi vous apprendre que la clarté de l'esprit n'a strictement rien à voir avec celle du soleil. N'écoutez pas les philosophes, les poètes qui font trop d'allégories. Les idées claires sont là, la nuit, sous la voûte du ciel étoilé. Au cœur de l'univers, on regarde les choses avec plus d'acuité. On file au fond de l'air, libres, inaperçues, pendant que la majorité sommeille, emportée par la rêverie, morte dans ses lits, pendant que nous virevoltons comme d'honnêtes diables. »

J'en connais pas mal qui se seraient dissimulés sous leurs pulls. Une vieille légende raconte que les chauves-souris s'agrippent aux cheveux et qu'il est quasiment impossible de s'en détacher. Il est vrai que cet animal est souvent assimilé au mal, aux diables. Pourtant, nous les regardions comme des auréoles au-dessus de nos têtes.

Où est le bien ?

Où est le mal ?

Où est la lumière ?

Où sont les ténèbres ?

Où sont les mensonges ?

Où se cache la vérité ?

Quelles questions... non ?

Allongé sur le court de tennis, dans la nuit, j'ai ouvert les yeux. Et j'ai aperçu Emmélia, d'une démarche somnambulique, qui venait s'allonger à mes côtés, lampe de poche éteinte à la main.

VII

La Vie c'est comme une Dent

*« La vie, c'est comme une dent
D'abord on n'y a pas pensé
On s'est contenté de mâcher
Et puis ça se gâte, et soudain
Ça vous fait mal, et on y tient
Et on la soigne et les soucis
Et pour qu'on soit vraiment guéri
Il faut vous l'arracher, la vie. »*

Tout a été dit cent fois

*« Tout a été dit cent fois
Et beaucoup mieux que par moi
Aussi quand j'écris des vers
C'est que ça m'amuse
C'est que ça m'amuse
C'est que ça m'amuse
Et je vous chie au nez. »*

Je voudrais pas crever. Boris Vian.

Le matin, y avait des gamins qui semblaient jouer sur la place du village. Et malgré les merdes qu'on avait dans le coin des yeux, tout petits les yeux, cernés ; on a suivi la scène. Les gosses ne jouaient pas. Ils encerclaient un des leurs. Celui-ci portait une culotte blanche trop grande pour lui ; c'est tout ce qu'il avait sur le dos. Comme il était un peu gras, ventripotent, les cheveux noirs portés très courts, il ressemblait à un sumotori.

Les gamins piaillaient. *Bébère ! Bébère ! Bébère ! Punie par sa grand-mère ! Bébère ! Bébère ! Bébère ! ...a mis sa culotte à l'envers !*

Et ils rigolaient, ces salopards. À croire que l'homme est naturellement un fils de pute pour son prochain. Ces petits bâtards donnaient raison à Hobbes et tort à Rousseau. Si je me souviens bien comment j'étais sensible à son âge, à sa place j'aurais chialé. Mais Bébère ne pleurait pas. Son visage n'était ni joyeux ni hargneux, mais neutre. Ils se dirigeaient vers l'église. Ce qui m'amena à me demander s'ils allaient être le réveil-matin de Charles, ou si celui-ci n'avait finalement pas passé toute la nuit sur le banc. On les a regardés filer derrière le saint monument, puis nous sommes allés pisser dans les chiottes du jardin en passant par la cuisine. On s'est rendu compte que la porte était restée ouverte et que, vraisemblablement, tout le monde dormait. Efféjoul et Emmé sont montés sans rien me dire, comme des zombies.

Je ne me sentais pas du tout d'aller me recoucher ; j'avais bien dormi. Je me suis mis à contempler la salle et, lentement, le son des voix enfantines est remonté jusqu'à mes oreilles. Voyant les gamins repasser, cette fois-là je ne sus résister : il fallait que je m'en mêle. J'allai choper un sale gosse par l'épaule. Ils s'arrêtèrent de geindre. Je remarquai quelques villageois qui passaient par là, paniers d'osier sous le bras. Ils s'arrêtèrent de marcher et se mirent à me lorgner.

— Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi ce cirque ?

— C'est pas nous, monsieur, c'est la grand-mère de Bébère, la vieille folle. Elle l'a puni, me répondit un des gamins avec des oreilles d'éléphant.

Bébère avait déjà un regard d'adulte. Désopilant.

— C'est quoi la punition, au juste ?

— C'est de faire cent fois le tour du village en culotte, m'a-t-il répondu en pouffant comme un débile.

— Et pourquoi pas mille fois le tour du bled à poil pendant qu'elle y est ?

À ce moment précis, ils se mirent tous à rire. Je ris un instant avec eux. Puis je tentai de prendre Bébère par la main.

— Allez, viens.

— Non monsieur, j'peux pas, me répondit-il en me griffant à moitié la paume de la main, réussissant à se décrocher.

À peine avais-je eu le temps de réaliser qu'il fuyait déjà vers je ne savais où. J'ai su plus tard que c'était la direction de chez sa grand-mère. Eh oui, ce gars-là n'avait rien trouvé de mieux à faire que de rejoindre son pénitencier. Les seules fois où je l'ai revu, c'est sur le palier de la petite bicoque où il nichait avec la vieille tarée. Ah oui ! Aussi une fois sur le terrain de foot, j'ai pu remarquer qu'il n'était pas mauvais dans les cages, capable de repousser le ballon avec ses mains de petit gorille et n'ayant crainte de le recevoir en pleine tête...

Les autres s'étaient rangés en demi-lune devant moi. Je jetai un œil sur les villageois qui avaient eu droit au spectacle ; ils évitèrent tous mon regard et reprirent leur chemin, la tête basse, enfoncée dans leurs épaules.

— Z'êtes qui, vous, Monsieur ? me relança l'éléphanteau.

— Bien, tu vois, je suis un extraterrestre qui débarque sur ta planète pour y faire régner la loi. Non. Non, nous, on est les nouveaux gérants du restaurant.

— Et vous offrez la limonade comme monsieur Futez à quatre heures.

— Ah ouais ? Il faisait ça, monsieur Futez ?

— Ouais, même qu'il nous faisait des diabolo-menthe, et il nous appelait les petits diables.

— V'là de quoi vous requinquer ! même qu'il disait, ajouta un autre salopiot en prenant une voix grave et en mimant un grand geste du bras vers le ciel.

— Bien. Je ne vous promets rien. Mais on verra ce qu'on peut faire pour vous, conclus-je en les regardant fixement, un par un, la lèvre supérieure retroussée.

Pendant trois secondes, je me suis demandé si j'allais pas leur demander de nous faire un peu de publicité, histoire de les faire bosser un peu ces tortionnaires. Mais j'ai vite rangé cette idée dans le placard des mauvaises idées. C'est-à-dire la poubelle de ma conscience. Hop, j'ai refoulé ça aussi vite que ça m'était venu à l'esprit. Puis je me suis retourné vers mon nouveau chez moi. Les gamins souriaient si fort que je pouvais sentir et voir leurs sourires sans même les regarder.

VI

"Ainsi celui de tous les maux qui nous donne le plus d'horreur, la mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus. Donc la mort n'existe ni pour les vivants ni pour les morts, puisqu'elle n'a rien à faire avec les premiers, et que les seconds ne sont plus. Mais la multitude tantôt fuit la mort comme le pire des maux, tantôt l'appelle comme le terme des maux de la vie. Le sage, au contraire, ne fait pas fi de la vie et il n'a pas peur non plus de ne plus vivre : car la vie ne lui est pas à charge, et il n'estime pas non plus qu'il y ait le moindre mal à ne plus vivre. De même que ce n'est pas toujours la nourriture la plus abondante que nous préférons, mais parfois la plus agréable, pareillement ce n'est pas toujours la plus longue durée qu'on veut recueillir, mais la plus agréable."

Lettre à Ménécée. Epicure.

Victor, l'auto-stoppeur de son surnom, resta deux semaines avec nous. Il fut un élément positif en matière de bricolage. Aussi, il avait un bon contact humain. Il n'eut pas de mal à s'intégrer au groupe. Il apparut anorexique durant trois jours, puis un matin, on le vit débarquer les cheveux propres en demandant : alors il en reste du miel au noix ! J'm'en frai bien une tartine. Je me souviens particulièrement du soir où il a pris vraiment la parole. C'était à la fin d'un repas de gaulois. Vous savez, quand tout le monde est bien rempli, et commence à se tasser dans le fond de son siège, pourtant sans fond. Nous en étions précisément à ce moment tant attendu du spectacle improvisé des conteurs en herbe que nous étions. Deux personnes venaient de narrer une histoire cauchemardesque de psychopathe que je n'ai pas envie de retranscrire ici, et une autre sur une grand-mère et son chien qui ressemble à celui qui la raconte et qui finit par faire Ouaf Ouaf à l'assemblée d'auditeurs pour créer une frayeur, plutôt drôle... Victor avait enchaîné :

— EH ! Trêve de plaisanterie, j'ai envie de vous faire partager une expérience, eh ho, pour ça il me faudrait le silence, dit-il en clouant le bec à tout le monde, nous étions déjà bien allumés au vin et à la bière. Le silence se posa doucement comme une nappe de brouillard sur un arbre mort où méditent des cathares². Un soir, où toute la journée j'avais galéré

² Le catharte aura une envergure d'environ 1m80. En vol, les ailes légèrement relevées, forment un V très ouvert. Dépourvues de plumes, la tête ainsi que les faciès sont rouges, ce qui lui donne un air dindon sauvage. Sa nuque est très plissée ; les yeux sont couleur ambre foncé. Les immatures ont le faciès et la tête gris foncé. Le plumage est d'un marron très foncé tendant à l'iriser.

L'aire de dispersion du catharte aura est extrêmement étendue ; on le trouve au Canada méridional, dans tous les Etats-Pourris, au Mexique, en Amérique Centrale, et dans la plus grande partie de l'Amérique du sud jusqu'à Terre de Feu. Migrateurs dans l'extrême nord, certains descendent jusqu'en Amérique du Sud.

Se nourrissant principalement de charognes, le catharte aura est l'un des rares oiseaux possédant un sens très développé de l'odorat. Quoique doté également d'une excellente vue, il peut localiser un cadavre par son odeur. Charognard presque exclusif, le catharte aura peut exceptionnellement tuer des porcelets ainsi que des bébés hérons et ibis pris dans leurs nids.

Les vautours préfèrent se percher dans des arbres morts situés à flancs de coteaux pour profiter des courants ascendants. Le matin, les vautours attendent au soleil, les ailes déployées, le réchauffement de la terre qui déclenche des ascendances thermiques que ces oiseaux mettent à profit alors pour s'envoler.

Très sociables, les cathartes ont plaisir à se retrouver en grand nombre, perchés comme nous l'avons déjà dit dans des arbres morts. Aussi, ils sont parfois si nombreux que leur pet entraîne la chute des branches.

sur une nationale, uniquement fréquentée par une espèce que tout le monde connaît bien, celle des connards. C'était en corse. Cela dit je ne suis pas raciste, il y a des connards partout. Enfin, ce jour-là, je n'avais fait que marcher et vraiment pas une seule personne s'était arrêtée. Il commençait à faire nuit, je décidai donc d'aller dormir dans le maquis. Je m'installe, tranquille pépère, j'écarte les doigts de pieds, enfin tout le tralala et je m'endors. Et quand je me suis réveillé... enfin, j'étais pas vraiment réveillé puisque je me voyais dormir. C'est pas très clair ce que je viens de dire, mais je m'explique : je me suis vu dormir. J'étais dans les airs. Je me regardais d'en haut. Je ne sentais plus mon corps, je ne sentais que ma tête. C'est dur à expliquer... je ne sentais que mon âme. Je ne sentais plus l'intensité de mon regard, mes yeux... et pourtant je me voyais. Et la sensation que j'ai eue à ce moment-là, je n'ai jamais réussi à la reproduire : je n'étais plus dans mon corps. En plus de ça, je me suis aperçu que j'étais en train de monter. Mon corps devenait de plus en plus petit. J'étais en train de m'éloigner de lui. Là, j'ai commencé à flipper. Surtout que je me suis mis à entendre des voix morbides. Des voix d'hommes, d'enfants, de femmes. La chorale de l'enfer. Ça ressemblait à une sorte de plainte affreuse. Les voix étaient pleines de désespoir et de souffrance. Ça y est. Dans ma tête, j'étais mort. C'était ça, la mort. On m'avait tué pendant mon sommeil ou j'étais décédé d'une mort naturelle, genre apnée du sommeil ou infarctus. J'ai jamais flippé autant de ma vie. Surtout que la mort se présentait comme un sale trip. J'ai voulu crier. J'ai crié dans ma tête, exactement comme dans un cauchemar dont on veut sortir : tu veux crier et ça ne sort pas. Tu sens juste ton cri en toi, et tu cherches désespérément à ouvrir le robinet pour qu'il jaillisse. Mais j'y arrivais pas, je ne pouvais pas crier puisque j'étais hors de mon corps ! J'arrivais juste à penser très fort : réveille-toi, merde, réveille-toi bon sang de bordel réveille-toi ! Et je me suis réveillé, les yeux grands ouverts vers le ciel. Je me souviens bien : d'un seul coup, j'ai senti mon corps. Mais ce n'était pas comme au réveil d'un cauchemar. Je n'avais pas sué, pas pleuré. J'avais à peine bougé d'un poil et je n'avais pas le cœur qui battait à cent à l'heure. Je ne sais pas combien de temps je suis resté immobile mais quand j'ai commencé à bouger un pied, je me suis levé d'un seul coup et j'ai tracé. Il n'y avait pas un bruit. Pas une voiture sur la nationale. Les seuls bruits, c'étaient ma respiration et mes pas de course. Ouais. J'ai couru comme un malade pendant des bornes et des bornes jusqu'à la prochaine ville. Après ça, j'ai pas dormi et pas parlé pendant quatre jours.

— Projection astrale, éjacula Charles.

Et comme pour changer de sujet, enchaîner, Efféjoul l'interpella sans filtre :

— Et pourquoi t'as pas bouffé pendant quatre jours ?

Les autres étaient pensifs avant cette question, mais après ils en attendaient impatiemment la réponse. Ça se sentait à cent mille lieues à la ronde. Il réfléchit un instant avant de répondre, en fermant les yeux dix-sept secondes.

— L'homme a des besoins physiques. J'aime bien essayer de les repousser.

— C'est un choix, dis-je en souriant comme une pomme verte écarlate. Et as-tu déjà essayé de retenir tes excréments pendant une semaine ?

— Non. Pourquoi ? Toi, tu l'as fait ?

— Ah, tu rigoles ! Moi c'est au moins deux fois par jour que je contemple mes pieds du haut d'un trône.

— Hum... ça dépend des gens. Moi je préfère les chiottes turques, où la nature... répliquait-il.

— Eh, c'est fini les discussions scatos, incrusta Godevin.

— Eh, Victor, tu sais qu'en tout cas c'est meilleur pour la digestion de ne pas s'asseoir, finis-je.

Cette soirée, c'était une bonne soirée. Et c'était comme ça tous les soirs. Cependant je ne suis pas là pour raconter la vie d'une bande de jeunes qui se fend la gueule. Non. Je ne suis pas là pour ça.

V

LE PORC À LA SAUCE AIGRE-DOUCE

Préparation : environ 30 minutes

Accompagnement : Riz long parfumé ou Nouilles chinoises avec si possible des oignons frits

Ingrédients pour deux personnes

*1 œuf, 1 c.s de farine
2 c.s de lait, 1 c.s de sauce de soja
250 g de filet de porc coupé en dés
4 c.s d'huile d'arachide
1 c.s de ketchup
1 c.s de sucre, 1 c.c de vinaigre
3 ou 4 tranches d'ananas*

(Un autre morceau de porc peut faire l'affaire)

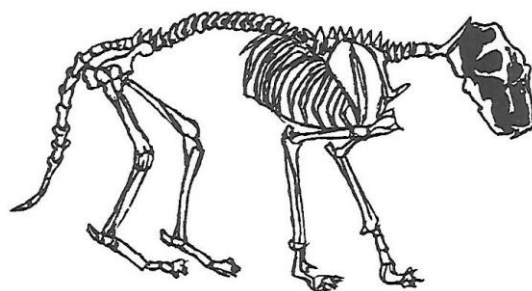
- 1. Mélanger l'œuf, la farine, le lait ainsi que la sauce de soja et y plonger les morceaux de viande. Laissez reposer un peu.*
- 2. Faire chauffer de l'huile dans une poêle, y faire roussir la viande de tous côtés, puis la retirer.*
- 3. Mettre à nouveau de l'huile, le ketchup, le sucre et le vinaigre dans la poêle et laisser chauffer tout en remuant. Ensuite remettre la viande et laissez chauffer assez longtemps...*
- 4. Couper l'ananas en petits triangles, ajouter les cinq minutes avant la fin de la cuisson, histoire qu'ils soient chauds mais pas écrabouillés.*



Le Nyctalope

RESTAURANT - PUB - SALLE DE JEUX
SALLE DE CONCERT - CLUB DE JEUX DE RÔLES

CARTE



"Ce lieu est le résultat d'un accident, qui nous l'espérons, provoquera en vous quelques secousses."

Charles

Idor

Emy

Heidi

Lina

Emmett



Chaque semaine des plats différents

(Selon l'inspiration du cuisinier)

Pâtes fraîches du moment — 25 Francs

Grande salade de la semaine — 30 F

Plat du jour — 45 F

Omelette de la semaine — 20 F

Steak frites — 20 F (supplément œuf 2 F)

Saucisses frites — 12 F

Hamburger frites — 25 F

Les frites peuvent être remplacées par des légumes ou du gratin dauphinois

Pizza 3 tailles : 20 F / 25 F / 30 F

À réserver (minimum 4 personnes)

Couscous – Raclette – grillades au feu de bois

Fondues savoyardes/bourguignonne/chinoise

60 Francs par personne

FROMAGES & DESSERTS

Dessert du jour — 15 F

Plateau de fromages — 10 F

Mousse au chocolat — 10 F

Tartelettes de fruits — 15 F

Glaces (demander la carte)

BOISSONS

Y a un peu de tout à des prix raisonnables, il suffit de demander et parfois même d'insister.

Tous nos vins sont du terroir. "L'abus d'alcool est dangereusement conseillé."

LE RESTAURANT EST OUVERT

Du mardi au Samedi de 12h à 15h30 et de 19h à minuit sauf le vendredi et le Samedi où ça peut durer jusqu'à pas d'heures

JEUX DE CARTES, DE SOCIÉTÉS, DE FLÉCHETTES

*Quand vous voulez tant que cela ne nuit pas à l'ambiance de la salle,
Si vous voyez ce que nous voulons dire (Si vous ne voyez pas c'est la même chose)*

CONCERT Tous les premiers samedis du mois. (*À la place du film X sur canal +*)

CLUB DE JEUX DE RÔLES : Renseignez-vous auprès d'Efféjoul ou/et d'Ichor

LE NYCTALOPE
6 PLACE DES SANS-CULOTTE
39230 PASSENANS
Tel : 73.35.08.32



Nous remplissions les cases blanches au crayon à papier. Menu variable. Ça a bien fonctionné. Nous remplissions les cases blanches au crayon à papier. Menu variable. Ça fonctionnait bien. Nous remplissions les cases blanches au crayon à papier. au crayon à papier. Cases Blanches. Gomme, et chaque semaine, des nouvelles recettes, ça variait. Les clients étaient contents, livre d'or à l'appui. Les crayons. Les papiers. Les cases blanches. On prenait un malin plaisir à les remplir. On s'essayait tous à des nouvelles recettes. Les ingrédients. Les rigolades. N'oubliez pas, comprenez. C'était bien. La mise en place. Un mois. Bonne organisation/synchronisation. Bricolages. Banquier, électricité, gaz, publicités dans les journaux. Grosses rigolades. Distributions de tracts dans les grandes villes et les villages avoisinants. 2000 boîtes aux lettres. Bricolage et bricolage, achats, commandes, décorations, réunion à six, réunion à onze, douze. Grosses bouffes. Escapades en solitaire ou à deux, trois quatre cinq. 4L de commerce, embrayage à la main à l'ancienne. Faire l'amour dans une grange au passage, Emmélia je t'aimais comme jamais, Sortie nocturne par dizaine. Pas mal de tête, pas comme aujourd'hui. Bonheur, envols, peurs, regards, essais culinaires, nettoyages, sourires, amour, invitations à l'apéritif de diverses personnalités du village, du chien fou au maire plein de principes, licence IV héritée. Bonjour madame Germaine, ne vous inquiétez pas pour vot'titi chat. On en prend soin tout comme Bébé à qui on fait des limonades tous les jours tandis que les salopots sont limités à une fois par semaine.

IV

*Dans les soirées éthyliques
Où tu me parachutes
Et m'abandonnes à la clique
De tes amis en rut
J'ai beau faire semblant
Et me dire : "J'suis dedans !"
A la manière Coué
Je dois te l'avouer*

*Bernique, peine perdue
A côté de la plaque
Je suis
Out*

*D'un coin à l'autre du squat
Tandis que j'traîne misère
Tu testicules adéquate
Tu papillonnes du derrière
J'ai beau m'agglutiner
Moi aussi m'tortiller
A la manière Coué
Je dois te l'avouer*

*Bernique, peine perdue
A côté de la plaque
Je suis
Out*

*Trouble-fête, le gât-sauce
Suspendu à tes basques
J'attends que tu m'exauces
Et renonce à tes frasques.
Je peux courir toujours
Poussif un vieux poids lourd
Tu bondis davantage
Qu'une tribu de sauvages.*

« Out », Alain rocher, Chanteur guitariste du groupe BASTA
Chanson extraite de l'album : **Le rouspéteur**. 1990

L'ouverture du restaurant eut lieu un lundi. Le jour où nos six amis sont rentrés au bercail. On leur enverrait des cartes postales, et ils pourraient venir dès les prochaines vacances, dès qu'ils en auraient l'envie, ils étaient les bienvenus. Quand l'affaire tournera, si elle tourne... vous pourrez venir nous filer un coup de patte.

Deux jours avant leur départ, la salle de concert fut pleine à craquer. 153 personnes ; avec une entrée à 30 Francs. Les tracts avaient atteint leurs cibles comme trois fléchettes dans le rouge. Les bières étaient à six, huit, douze francs. Et la plupart des gens de la région, surtout les jeunes qu'on avait reçus n'étaient pas des adeptes de la limonade. Cela dit celle-là, on la faisait à trois francs et on en a vendu quand même onze bouteilles. Rires. En discutant un peu avec eux, on n'a pas eu de mal à comprendre que notre concert était le bienvenu. Pour la majorité, il leur permettait d'attendre l'ouverture de la boîte de nuit, située à sept kilomètres de chez nous. Pour la minorité, il était rare dans le pays d'avoir le droit à quelque chose d'intéressant. Du son... et des paroles... Le groupe qu'on leur a proposé d'écouter ce soir-là ne ressemblait sûrement pas à ce que le D.J leur diffusait dans l'enceinte de leur boîte de péquenots. Non ! Nous, ce qu'on leur a mis dans les écouteurs, c'est de la musique engendrée par des petits enfants du rock.

PAUSE. Je descends chercher de la bière chez mon pote l'arabe en bas-de-chez-moi et je reviens.

Grosse basse lourde. Godevin. Salle plongée dans le noir. Harmonique étincelle, arpège. Efféjoul. Fumée brumeuse. Cliché. Cymbales. Scintillement. Charles. Le trio s'emmêle à merveille. Coup de speed. Lumières rouges. Changement. Rythmique nerveuse. La main d'Efféjoul tremble comme une mouche qui va se faire écraser. Le groupe est rouge. Un pied sur la pédale. Distorsion légère. Il fait chaud. Le groupe est rouge. Godevin bouge un peu. Et ça accélère, encore, toujours plus, encore et encore et encore. Puis descente progressive/longue. La mélodie est revenue hypnotiser nos nouveaux amis, plongés sous une lumière bleue qui se déplace et vient remplacer la rouge, le groupe est bleu. Le public fume, boit. Regards croisés. Yeux étonnés. Haussements et froncements de sourcils. Sourires tranquilles. Paralysies. Battements de pieds. Les cymbales reviennent à la charge, et les autres les suivent. Le rouge reprend place plus fortement. L'accélération est nette, et, propre. C'est reparti pour un tour et ça dure. Et ça dure. En moi, en vacillement général, et des frissons partout. Je regarde les gens, partout, et je jouis. Une dernière note pour clore le vacarme, vacarme fiévreux comme un vent qui rend fou. Salle à nouveau plongée dans le noir. Applaudissements. Sifflements. Brouhaha.

Malgré mon agoraphobie habituelle, je me sens à l'aise.

Je ne me suis jamais senti aussi à l'aise.

Efféjoul au micro.

— MERCI ! La chanson que vous venez d'entendre s'appelle "les rues de San Francisco", et celle que vous allez entendre maintenant "Gaï luron".

Et comme s'ils avaient prévu de détendre la salle après cet orgasme instrumental saturé. Ils enchaînèrent deux reggaes. Sous des lumières rouges/jaunes/vertes. Sur des paroles de Charles Futez.

Gai Luron

La saison froide transperce les mailles de nos pulls
Et nos lèvres se gercent et plus rien ne nous stimule
Et tous font une tronche de six pieds de long
Sur les trottoirs grisâtres et dans les trains sans couleur
Dehors se sont donnés rendez-vous tous les cons
Et j'ai peur
Qu'on nous compte parmi eux mieux mieux

Parqués dans un coin d'une classe sociale
Le teint inodorant et le visage pâle
Nous sommes si loin des torrents et des cascades
Les grêlons tapent contre les parois de nos cœurs
Dehors se sont donnés rendez-vous tous les cadres
Et j'ai peur
Qu'on nous lave nos cerveaux veaux veaux

Le monde est devenu soudain indélébile
Le métropolitain est un transport immobile
Le commun citoyen y perd toute sa vie
Via cité-glauque sur leurs sièges
Ces messieurs-dames lisent les journaux sans avis personnel
Et les voilà tous pris au piège
De leur libre passé pensé à travailler
Et j'ai peur
De prendre position Sion Sion

Alors je n'ai vraiment rien à leur envier
Si ce n'est le fait en ce soir de blueser
Mais j'ai tellement pour ils de la compassion
Que je m'emmêle les pinceaux tel un gai luron
Je me ramasse la gueule mais comme un hydravion
J'atterris en douceur et j'émetts mes vibrations
Sion Sion

Le jardin de Jah

Je rêve d'un pays où chaque jour la joie
Jaillirait sur les joues des dingues et des gamins
Sur les joncs, les jonquilles, et dans tous les jardins
Je rêve d'un pays sans licorne ni loi
Le soleil jovial joncherait ses rayons
Sur les jarretelles les jupes et les Jupons
Et tous les gens jumelés chaque jour joueraient
Judicieusement à des jeux différents
Sans jamais jacasser sans jaser ni jacter
Sans jamais jacasser sans jaser ni jacter
Dans ce joli pays aux couleurs mirabelles
Dansons parmi les Djinns aux confins du Djebel
Buvons là à la magie des Jéroboams
Plongeons dans les jonglages huppés des jazzmans
Venez saper la junte et smoker la ganja
Chatouiller les gendarmes au rythme de la rumba
Afin qu'aux balancements des soirs et des matins
Cette java géante aux parfums jamaïcains
Soit comblée de jus de jouvence à jamais
Jus de jouvence à jamais.

Et s'enchaînèrent ainsi rock et reggae durant 88 minutes.

Sur une chanson, Isatis les a rejoints à l'harmonica. Sur une autre, Lilith et Emy sont venues faire les chœurs. Et sur une autre encore, un reggae-rock-valse, Emmélia a sorti son accordéon. Je n'avais assisté à aucune des répétitions. Oh, j'avais tendu l'oreille, mais j'avais pris la décision de découvrir leur travail en même temps que tout le monde ; de toute manière, vu comment les choses s'étaient déroulées et tel que je les connaissais, cela ne pouvait donner qu'un résultat parfait.

Impérissable concert. Deux rappels. Deux rappels courts, car PORTNAWAK ne se faisait pas attendre trop longtemps, pas comme des stars, qui pendant le rappel, prennent le temps de boire un kawa devant une mini-télé couleur où l'on diffuse la coupe du monde de balle au pied.

— Merci. Ecoutez, j'ai une chose importante à vous signaler avant de vous quitter pour de bon. Ah, oui merci de me le rappeler, j'ai deux choses à vous signaler. La première, c'est que pour ceux qui désireraient l'enregistrement du concert de ce soir. Il leur suffit d'aller donner votre adresse et une petite contribution à Ichor, qui se trouve là-bas, au fond à droite, derrière la planche soutenue par les tréteaux qui nous a servi de bar ce soir. On vous promet, la prochaine fois, on tâchera de faire mieux, en ce qui concerne le bar. Euh...Sinon, la deuxième chose à vous dire, c'est juste un rappel, oui, nous vous rappelons que cette salle est ouverte aux groupes amateurs, en tout genre, scène ouverte tous les premiers samedis du mois. Postulez, n'hésitez pas. Voilà. Merci encore et au revoir. Pour ma part, à bientôt au Nyctalope.

Derniers applaudissements et brouhaha final.

— Tu veux une cassette, ok, ben voilà, elle coute quarante-cinq francs. Tiens, pose ton adresse là.

— C'est cher !

— Ah ouais, tu trouves ? moi je trouve pas, tu sais on a investi beaucoup en ces lieux, il faudrait peut-être qu'on fasse un peu de bénéfices. Puis bon, c'est pas des cassettes à deux francs qu'on va utiliser pour les copies, c'est des cassettes de qualité. Juge par toi-même, y'en a une là regarde. Et je te signale qu'on va payer les frais d'envoi, et ça ne coute pas deux francs non plus. Non, crois-moi, tu peux donner plus mais pas moins... (un sourire aimable)

— Ouais, t'as raison, mais le problème, c'est que je n'ai que quarante francs.

— Ah, mais c'est bon, ça ira.

III

Pas de citation. Y'
en a marre des cit
ations. gémissait
l'homme en bas des
H.L.M qui l'encadr
aient. Et ça n'a
pas loupé, quelqu'
un s'est lassé de
ces cris, ces
complaintes de
singe de laboratoi
re. Il s'en ai
prise une en plein
e gueule. "C'est
la chasse des
idées accessoires
qui m'attache à la
botanique. Elle
rassemble et rapp
elle à mon imaginat
ion toutes les
idées qui le flatt
ent davantage. Les
prés, les eaux,
les bois, la solit
ude, la paix surto
ut et le repos
qu'on trouve au
milieu de tout cel
a sont retracés
par elle incessame
nt à ma mémoire.
Elle me fait oubli
er les persécutions
des hommes, leur
haine, leur mépris
, leurs outrages,
et tous les mots,
dont ils ont payé
mon tendre et

sincère attachemen
t pour eux. Elle
me transporte dans
des habitations
paisibles au milie
u de gens simples
et bons tels que
ceux avec qui j'ai
vécu jadis." lui
disait tranquillem
ent l'homme, presq
ue en murmurant,
marchant à la
lisière d'une forê
t, d'un pas souple
l'homme parlait
comme s'il se
parlait seulement
à lui-même. Notre
bonhomme, lui, ne
disait rien. Il se
faisait fantôme.
Et le vieux ne
cessait de débagou
ler ses états d'â
me. "Le bonheur est
un état permanent
qui ne semble pas
fait ici-bas pour
l'homme. Tout est
sur la terre dans
un flux continu
el qui ne permet à
rien d'y prendre
une forme constan
te. Tout change
autour de nous.
Nous changeons
nous mêmes et nul
ne peut s'assurer
qu'il aimera demain
ce qu'il aime
aujourd'hui. Ainsi

tous nos projets
de félicité pour
cette vie sont des
chimères. Profitons
du contentement
d'esprit quand il
vient, gardons-
nous de l'éloigner
par notre faute,
mais ne faisons
pas des projets
pour l'enchaîner,
car ces projets-là
sont de pures foli-
es. J'ai peu vu
d'hommes heureux..

(....)...mais le
contentement se
lit dans les yeux,
dans le maintien,
dans l'accent, dans
la démarche, et
semble se communi-
quer à celui qui
l'aperçoit. Est-il
une jouissance plus
douce que de voir
un peuple entier
se livrer à la
joie un jour de
fête et tous les
coeurs s'épanouir
aux rayons expansi-
fs du plaisir qui
passe rapidement,
mais vivement, à
travers les nuages
de la vie ?". Et
quand bonhomme et
Jean-Jacques ROUSS-
EAU furent arrivés
au centre de la
forêt, sur un

chemin qui traçait
une ligne en trav
ers des arbres,
comme la fumée
d'un avion déchire
le ciel. Bonhomme
fut pris dans un
tourbillon étourdi
ssant d'émotions
insoutenables. Il
aurait voulu à ce
moment-là partager
son ressentiment
avec d'autres, ces
proches, pour
qu'ils comprennent
qu'ils voient,
eux aussi, ce que
son regard, à lui,
malgré des efforts
suintants, ne
pouvait éviter de
constater. Une diza
ine de secondes
plus tard, il se
retrouva sur un
matelas de coton
blanc, allongé,
paralysé, vraisem
blablement proche
d'un poste de
radio, d'où la
voix d'un homme
fébrile, si l'on se
réfère uniquement
au timbre de sa
voix, émanait. "La
Terre est un Mac-Do
recouvert de
Ketchup où l'Homo-
cannibal fait de
glups et de beurks"
chantait-il allègr

ement tandis que
Bonhomme ne compre
nait pas ce qui
lui arrivait.

Coupés du monde.

Quand les autres sont partis, j'ai réalisé à quel point nous étions coupés du monde. Nous formions une petite communauté isolée, eux retournaient au « cœur » d'un système où tout se bouscule et où la plupart ont perdu le contrôle d'eux-mêmes. Aliénés comme des marionnettes par des images, des tonnes d'images superposées et des apparences, des costumes derrière lesquels se cachent des idéologies parfois machiavéliques. Eux retournaient côtoyer les feux rouges par milliers et les rames de métro aux chants stridents. Klaxons et prises de gueule. Individualismes et aveuglements. Fausses informations et attroupements malsains.

Nous n'avions pas pris notre envol vers un jardin japonais idyllique, mais nous étions à la cambrousse. Nous ne vivions pas de lait de chèvre, d'herbes et de champignons hallucinogènes, mais l'air était frais et l'odeur des bouses de vaches envoûtante.

Vous narrer la période de bonheur permanent que nous avons vécue à six n'est pas mon objectif. D'ailleurs, croyez-vous qu'en écrivant ces lignes je me suis fixé un objectif ? Croyez-vous que ces lignes soient là pour vous mener quelque part par le bout du nez ? Ajouteront-elles à votre regard un nouveau point de vue ? Mes lectures m'ont toujours fait grandir, mais celle-ci ne va-t-elle pas vous rétrécir, au lavage ?

Avançons-nous par calcul, le laisser-aller, ou dirigés par quelque chose qui nous dépasse ? Non. Le bonheur que nous avons connu ne vous intéresse pas. Hier, un ami me disait, en plaisantant, à propos de je ne sais plus quel sujet : « C'est la souffrance qui rapproche les hommes ». Cette phrase...

Allez ! Venons-en rapidement à ce qu'on appelle la chute. Parce que j'en ai marre de ce récit, j'ai envie de passer à autre chose. J'en ai marre tout en y étant attaché, à un tel point que je le laisse traîner le plus longtemps possible. Car plus ça va et plus les souvenirs remontent, reflux après flux. Alors même si je vais tâcher de me dépêcher, en esquissant, en oubliant certains détails et tout ce que je ne veux pas écrire parce que ça ne s'écrit pas. Il n'y aura pas de récit bâclé. La vie est faite de paradoxes. « *Vieillir, vieillir avant de mourir. Si ce n'est pas rigolo ça me fait crever de rire, ouais ça me fait crever de rire. C'est aussi con que je respire.* » PORTNAWAK, paroles : Charles Futez

Un lundi soir. Dans l'ambiance calfeutrée de notre salle multiusage, après un repas léger. Pour une fois, nous ne savions quoi faire, et j'aimais ce moment rare où personne n'était occupé. Nous étions assis autour d'une table en bois marron clair, bien cirée, sous la

lumière changeante de nos spots multicolores. Les fumeurs savouraient leur cigarette d'après-repas. Personne ne parlait. La fumée montait doucement vers le plafond. Le rouge des cendres au bout de nos clopes révélait la beauté du présent.

— Ça vous dit de taroter ? proposa Livios.

— A six ? répliqua Efféjoul.

Non. Ce n'est pas que cela était du jamais vu. Mais ça annonçait une soirée ennuyeuse. Poser des cartes sur la table. Les ramasser. Compter des points...

— Et si on faisait une séance de spiritisme ? proposa Emy.

Elle était belle. Sous les éclairages. On aurait dit de ses cheveux qu'ils étaient roux. Ils avaient poussé, et ils ondulaient naturellement, comme ceux de son frère. Elle avait pris des formes, aussi, depuis la première fois où nous l'avions rencontrée. J'aimais son regard bleu. Mais les "choses" étaient claires entre elle et moi. Au début, il y avait eu quelques ambiguïtés. Alors, comme d'un commun accord, nous étions partis en vadrouille ensemble, nous balader près de quelques vaches et d'une ligne de train. Et nous avons parlé. Je lui avais bien expliqué ma conception de l'amour. Education judéo-chrétienne ancrée dans mon système pileux. Pas d'amour sans fidélité, ou alors c'est de l'amour passé. Or avec princesse Emmélia, depuis le début nous vivions au présent, toujours incapable de rompre nos liens. Bien sûr, on se ressasse sans cesse que rien n'est acquis, et les doutes et les remises en cause sont notre pain hebdomadaire. Bon, je m'arrête là puisque de toute manière elle était d'accord et s'expliqua à son tour. Ça lui avait traversé l'esprit, bien sûr, et je l'avais remarqué car elle ne s'en cachait pas trop, elle n'avait pas dissimulé son regard derrière une paire de lunettes miroirs. Elle m'avoua qu'avant de sortir avec Livios elle s'était parfois imaginée dans les bras d'Efféjoul ou dans les miens mais ce n'était pas tout, elle s'était vue la tête entre les jambes d'Emmélia, aussi. Chez elle, c'était comme ça, à partir du moment où elle trouvait quelqu'un intéressant, admiratif. Elle ne pouvait pas s'empêcher de le désirer sexuellement. L'amitié, elle avait du mal à concevoir, mais elle y travaillait. La preuve, depuis qu'elle était avec nous, elle n'avait couché qu'avec Livios. Et elle ne le regrettait pas. Elle s'attardait à découvrir la relation monogame et ressentait quelque chose de profond qu'elle n'arrivait pas à définir. Mais elle poursuivait ses aveux en me disant que c'était extrêmement dur pour elle de se restreindre à une seule et même personne, elle avait envie de nous manger tous, et la tentation de nous grignoter la hantait à de nombreuses reprises dans une journée, la nuit aussi. Elle alla jusqu'à me confier que Livios dégustait au lit car elle avait envie d'une overdose de baise après toutes ses projections imaginaires à notre égard. Elle comparait cela à une forme d'abstinence qu'il fallait à tout prix combler. J'étais fier à l'instant même où elle me parlait en me fixant avec ses yeux de braises d'animal en chaleur de ne pas lui sauter dessus pour la contenter dans ses fantasmes. Le combat de l'esprit contre la matière est un combat que j'aime bien, pas autant que Victor l'auto-stoppeur, mais d'un point de vue sexe, je compte le mener le plus loin possible. Et ce n'est pas une question de sida. Il est question d'avoir un cerveau, pas une bite à la place, de faire l'amour avec la tête et non avec un bout de peau gonflé qui ne demande qu'à se sentir à l'étroit. Je lui ai donc souhaité bon courage dans son combat.

— Ah ouais délire. OK, vous d'accord ? On appelle les esprits. dit Efféjoul sur un ton calme et promptement décidé.

— Non... clama Livios en pouffant. C'était le seul à ne pas vouloir. Les yeux des autres étaient avides de voir bouger le verre. Nous installâmes les lettres d'un Scrabble en rond. Puis un OUI et un NON entre le A et le Z. Avec Efféjoul, ce n'était pas la première fois que nous effectuions ce genre de séance et on savait que ça marchait. Mystérieusement, ça marchait. Pas à tous les coups, mais souvent. Les autres découvraient, et surtout Livios, assis sur une chaise à l'écart, les coudes sur les genoux et les mains sous le menton. Cinq index en direction du verre de cristal, les bouts le frôlant. Trois minutes de silence profond, cilleusement des yeux.

— Esprit. Es-tu là ?

Rien ne se passe. On rallonge le silence d'une minute. On entend les bruits de la maison : ils sont divers, parfois cernables, parfois indiscernables.

— Esprit. Es-tu là ?

Et c'est parti : il glisse vers le OUI.

Et nous avons dialogué. Néanmoins ce dialogue, comme le discours d'un analysant, ne doit pas être divulgué. Il doit rester secret. Tout ce que je peux vous dire, et je vous demande de me croire, c'est que nous sommes tous restés sur le cul. Même Livios, qui s'était joint à nous en un quart de tour dès qu'il a vu le verre tracer.

Comment expliquer ce phénomène scientifiquement ? L'homme n'utilise que 5 %, à quelques poussières près, de son cerveau. Que nous permet la part restante inutilisée ?

Comment expliquer ce phénomène intuitivement ? Mon empathie discerne chaque jour des ondes qui émanent des autres, de l'énergie qui émane de moi. Ne sont-ce pas ces forces qui seraient capables de faire bouger un ridicule petit verre ? Et la cohésion, l'osmose de nos inconscients, ou alors la force d'un des inconscients qui fixe le verre ne pourraient-elles pas donner une route à ce verre, qui nous fatigue à rester immobiles ? C'est vrai, merde : quand est-ce que les plantes vont-elles se décider à nous montrer leur intelligence !?

C'est à ces quelques réflexions que nous sommes arrivés, ce soir-là, avant d'aller nous coucher, après cette petite discussion avec Théodore Futé, le grand-père de Charles et d'Emy.

II

Pas de citation

Un vendredi à 5 heures de l'après-midi. Alors que je venais d'assister à la répétition du groupe auquel nous avions laissé main libre pour le concert du samedi qui suivait. Je rentrai dans ma cuisine par derrière afin de préparer des mousses au chocolat. Mais je m'assis sur un des tabourets, en faisant le moins de bruit possible, j'avais perçu la voix de Charles émanant de la salle. Juste une porte battante mal fermée séparait ma cuisine de la grande salle.

« Et donc, la jeune fille nageait, elle nageait éperdument, brasse, crawl, papillon. Elle nageait sans jamais s'arrêter. Impossible. Dans ce monde inondé. Elle nageait et nageait, et finit même par croire qu'elle allait y passer. Mourir noyée. Mais elle se fit voir à l'horizon un point noir. Un point noir qui pouvait très bien être une terre. Elle nagea alors de toutes ses forces, un crawl olympique, Elle se rapprocha alors du point noir à une vitesse folle. Bientôt elle débarqua sur l'île. Ses pieds mouillés laissant des traces sur le sable fin d'une plage de dunes. »

Je me rapprochai de la porte et glissai mon œil dans l'entrebâillement. Il était debout devant les gosses assis autour d'une table. Il y en avait sept. Les sept diabolins du village. Il parlait assez vite en bougeant ses mains devant lui comme pour dessiner ses mots.

« Elle traversa la plage sans rien y rencontrer. Un vent frais la sécha rapidement. Elle portait une fine toilette : une robe blanche quasi transparente. Elle arriva devant une forêt. Ce n'est pas qu'elle avait peur des forêts, mais elle n'y était pas rentrée tout de suite. Elle a songé longtemps avant de se décider à la traverser. Elle ne savait pas si c'était une forêt douce ou une forêt noire. Vous savez, ce genre de forêt où il règne une atmosphère ténébreuse, quand le bruit du vent dans les feuillages vous fait frissonner de peur, et que les loups hurlent la mort. Comme des chiens tristes. Mais cette forêt se révéla différente. Elle était, comment dire, différente de toutes les forêts qu'elle avait connues. Les oiseaux ne cessaient pas de chanter, tous ensemble, et les papillons, par milliers, semblaient danser sur leur chant. Ils virevoltaient de feuilles en feuilles, de fleurs en fleurs.

À un moment donné, elle croisa un perroquet.

— Bonjour monsieur le perroquet, lui dit-elle.

— Bonjour monsieur le perroquet, lui répondit-il.

Qu'est-ce qu'il a ce perroquet ? se dit-elle tout haut.

— Qu'est-ce qu'il a ce perroquet ? lui demanda-t-il.

Bon, il était clair qu'elle ne tirerait pas grand-chose de ce freluquet multicolore.

— Au revoir douce et tendre mélopée, lui dit-elle.

— Au revoir douce et tendre mélopée, lui dit-il.

Elle rit. Ce perroquet n'était qu'un perroquet. Elle reprit sa route.

Le perroquet continua de geindre : Bonjour au revoir monsieur le perroquet mélopée il est bête cet oiseau bonjour monsieur au douce et tendre mélopée au revoir... Il ne s'arrêtait plus, elle continua donc son chemin. Ce qu'elle recherchait en fait, ce n'était pas la présence des animaux. Non, ce qu'elle recherchait, c'était... c'était... c'était...

— une personne, dit un des enfants.

Oui. C'est cela. Une personne. Un être humain. Quelqu'un avec qui elle pourrait vraiment parler. Parce que bon... ils sont gentils les animaux, mais faut pas trop leur en demander. Ils ne pensent pas beaucoup. Non, vous ne croyez pas ?

— Hum... réagirent-ils collectivement.

Enfin, toujours est-il qu'elle voulait sortir de cette forêt. OK, elle était belle, agréable, mais ce qu'elle voulait c'était rencontrer quelqu'un : un homme, une femme, un garçon, un papa, une maman, une autre jeune fille... enfin quelqu'un à qui parler. Avant de sortir de la forêt, elle croisa un autre animal, un loup cette fois-ci. Mais celui-ci dormait au pied d'un arbre. Il était tout blanc, avec les yeux bleus. Elle a osé passer à côté de lui, il a ouvert ses yeux, puis il a souri, et puis il les a refermés. Il dormait. C'était sans doute un loup bienveillant. À la sortie de la forêt, elle tomba nez à nez avec une colline, une très haute colline sur laquelle était perché un château. Un immense château, avec une énorme porte et deux tours aux chapeaux pointus. Mais ce château était encore loin. Pour y accéder, il fallait grimper la colline, oui... devinez ce qu'il y avait sur la colline pour accéder au château ?

— Un escalier ! s'exclama le plus alerte des salopiot.

— Ouais, exact ! Un immense escalier, géant. Et elle le monta en comptant les marches. Une... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... cent une... cent deux... cent trois... trois cent quatre... trois cent six... mille... Cet escalier géant avait mille marches. Et lorsqu'elle parvint à la millième marche, elle était essoufflée. La montée de cet escalier avait été longue, longue...

— Hhhhh... hhhhheuuuuuuuuuuuu... hhhhhhheuuuuuu... respirait-elle difficilement.

Et la porte s'ouvrit. Crrrrrrriiiiiippppppooooouurrrrrrrrrrrrr

Elle mit un premier pied à l'intérieur du château, puis le second, et la porte se referma derrière elle. Devant elle, il y avait un immense couloir. Et sur les murs de ce couloir, il y avait des glaces et des chandeliers, des centaines de bougies allumées. Toutes ces flammes brillaient avec les miroirs et le sol, un sol si brillant qu'on aurait cru qu'il était en diamant. Elle s'avança, émerveillée, époustouflée par la beauté éclatante de ce long couloir. Mais elle s'arrêta. Il y avait forcément quelqu'un dans ce château. Qui donc avait ouvert la porte et allumé ces bougies ? Qui ? Il y avait forcément quelqu'un. Elle demanda en criant avec sa douce voix : Y'a quelqu'un ? Y'a quelqu'un !?

— Un quelqu'un... fit l'écho.

Elle recommença :

— Y'a quelqu'un ? Y'a quelqu'un !?

— Un quelqu'un, quelqu'un... refit l'écho.

Personne ne répondait. Elle eut le sentiment d'être coincée entre deux montagnes aux monts enneigés. Elle eut peur et se mit à courir. Ses pas résonnaient dans l'enceinte mystérieuse. Elle trouva enfin une porte. L'ouvrit et se retrouva dans une sorte de salle à manger. Dans cette salle, il y avait une table et sur cette table était posée une large coupe de fruits. Affamée qu'elle était, après son long périple marin et forestier, elle mangea quelques fruits. Il y avait là des bananes, des poires, des pommes et des litchis, ainsi que toutes sortes de fruits dont elle ne connaissait pas les noms. Il y en avait de toutes les formes géométriques possibles. Après ça, elle remarqua, à côté de la coupe de fruits qui était maintenant presque vide, un bol rempli d'un liquide rose. Quelque chose qui ressemblait à... qui ressemblait à...

— Du lait à la fraise ! S'exclame toujours le même petit malin.

Oui, c'est cela, du lait à la fraise, un peu mousseux, succulent, d'un goût étrange et subtil. Elle porta le bol à ses lèvres et l'avalait. Sssllllurrrppp.... Et de suite, elle sentit la fatigue la prendre. Peut-être qu'elle n'avait pas eu jusque-là le temps d'y penser, de penser qu'elle était fatiguée, et c'était que maintenant qu'elle s'en rendait compte, qu'elle en prenait conscience. Et si ce liquide rose au goût presque irréel était, en fait, un poison !? Cette pensée paranoïaque lui traversa l'esprit... Elle papillonna maintenant des yeux et bailla de toutes ses forces, c'était plus fort qu'elle, dans un dernier élan de vitalité, elle se leva, traversa le couloir comme une zombie. Elle crut se voir mille fois. Son image se reflétait dans chaque miroir et faisait qu'elle était partout à la fois. En effet, les miroirs étaient disposés de telle manière que si quelqu'un se regardait dans l'un, son image se multipliait dans tous les autres. C'était hallucinant. Absolument hallucinant. Elle n'avait pas remarqué cela la première fois qu'elle avait traversé le couloir. Elle continua son chemin qui déboucha maintenant sur un escalier en colimaçon. Elle le monta et trouva une chambre. Une chambre avec un lit. Vous savez, un lit recouvert de voiles soutenus par des haubans.

À ce moment-là, Charles tourna la tête vers moi. Il sourit, l'air étonné de voir ma tête dans l'entrebâillement de la porte saloon mais ça ne l'empêcha pas de poursuivre.

Sur ce lit, elle s'allongea, comme vous vous en doutez. Elle s'endormit.

Il s'allongea sur une table. Comme depuis le début, il mimait beaucoup de scènes.

Après un long sommeil, elle reprit connaissance. Elle se demandait où elle était, puis peu à peu elle se souvenait. L'eau, la plage, la forêt, le perroquet, le loup, l'escalier, le château, le couloir, les fruits, le lit et ce bol de liquide rose qui l'avait conduite à s'assoupir sur ce lit au bord duquel elle s'était maintenant assise. Le regard plongé vers le sol, elle remarqua une chose étrange. Sur ce sol, il y avait là, comme une goutte d'eau ovale. Elle se pencha, mais oui, c'était une larme. Elle l'attrapa avec son index en la laissant glisser dessus. La larme, étrangement, ne se brisa pas. Elle resta en suspension sur son doigt. Elle rapprocha celle-ci de son visage et la posa au coin de son œil. La larme glissa le long de sa joue, et sur ses lèvres, son menton, pour aller s'exploser sur le sol. Qui avait pleuré cette larme ? Qui avait ouvert la porte ? Qui avait allumé les bougies ? Qui avait disposé tous ces fruits ? Qui avait disposé le bol de liquide rose ? D'où provenait-il ? Qui donc avait pleuré cette larme... un fantôme ? Est-ce que les fantômes peuvent encore pleurer ? Sans pouvoir trouver de réponses à tous ces questions. Elle se leva, ouvrit la fenêtre et regarda le paysage. Il y avait cette forêt, qui vue de haut ressemblait à un attroupement de nuages verts dans un ciel mauve. Etrange lever de soleil. Puis il y avait la cour du château, qui ressemblait fortement à celle d'une ferme. Elle observa et remarqua près d'une étable quelqu'un en train de traire une vache. Assis sur un tabouret, le cou penché, elle le voyait de dos. Comme vous me voyez là, elle se dit que cela devait être un garçon vu que cette personne avait les cheveux courts. Sans plus tarder, elle sortit de la chambre, courut dans un couloir, descendit les escaliers en colimaçon, traversa un autre couloir, ouvrit une petite porte et mit le nez dehors, dans la cour. Il y avait là la vache, le tabouret... mais la personne avait disparu. Il ne restait plus que le tabouret, et sur ce tabouret, un bol. Un bol de lait rose, cette fois-ci, elle put identifier la provenance de ce liquide... Elle le prit dans ses mains et, désirant retourner se coucher car mal à l'aise dans ce château vraisemblablement hanté, elle avala d'une traite l'entièreté du bol. Tout à coup, la vache tourna sa tête vers elle et meugla : Je t'aiiiiiimmeeeeuuuuuhhhhh

Les gosses ont froncé les sourcils, cette chute inattendue ne les conduisit pas à rire, elle sembla les laisser pantois.

— C'est fini ?

— La suite, les enfants, je ne peux pas vous la raconter car je ne la connais pas moi-même et je ne vais pas l'inventer. C'est à vous de l'imaginer. Peut-être que quelqu'un la connaît et vous la racontera un jour. Peut-être qu'il n'y en a pas. Je ne sais pas. Mais je ne peux pas vous la raconter.

Silence dans l'assemblée.

— Allez, salut ! leur dit-il d'un ton ma foi sympathique en se retournant et se dirigeant vers l'escalier.

— Attendez les gosses ! leur dis-je avant qu'ils ne filent, je vais vous servir un truc.

Et quand je revins dans la salle, ils étaient toujours là. Bien assis, un peu agités mais lorsqu'ils me virent, ils se turent et furent éblouis par le lait à la fraise, mousseux et onctueux, qu'ils purent déguster, en s'en foutant plein les babines...

I

Maladie mentale
Dans un hôpital
Les oiseaux dans le ciel
S'envolent éternels

De ma petite fenêtre
Je les regarde disparaître

Et quand le soir arrive
Je suis sur le qui-vive

Pour moi le temps n'a plus d'emprise
Sur moi plus personne n'a mainmise
À part peut-être l'infirmière-chef
Ses seins ses hanches et ses petites tresses

Extrait «**Enfermad**», Album *Sorbet Poulpe* de Portnawak, Charles Futez

Tête de con, face de rat
Empafé planté devant moi
Merveilleux miroir

Les lèvres pincées en un rictus de désapprobation
J'observe avec mépris cette tête de con
Qui met tous ses moyens en action
Pour provoquer chez moi une réaction

Tête de con, face de rat
Empafé planté devant moi
Merveilleux connard

Les coudes plantés sur la table
Les mâchoires crispées par l'effort insoutenable
Que demande la maîtrise de mes nerfs
Face à un tel abruti planétaire

Je vais craquer, je vais l'emplafonner

Les têtes de con dessus on devrait mettre un tampon
Sur le front certifiant par observation leur appartenance à cette congrégation
Qui est la plaie de toutes les nations
Des cons par ici, des cons par là
Tout le monde aura le sien ne vous inquiétez pas

Tête de con empafé merveilleux connard !

Tête de con. Portnawak.

Chanson extraite de l'album *Sorbet Poulpe*. Efféjoul / Charles Futez

Il y avait cet homme, accoudé au comptoir, devant sa mousse. Coiffé à la mode des années soixante, avec son perfecto et son sourire d'alcoolique désespéré cherchant en vain à convaincre les gens et lui-même qu'il était au meilleur de sa forme. Efféjoul était passé trois fois dans la cuisine pour me dire que cela risquait de mal finir. Et je craignais le pire, ça faisait si longtemps que je ne l'avais pas vu dans cet état-là, sur les nerfs, crispé comme une momie qui vient de foutre le nez dehors de son sarcophage.

Ce qui l'énervait le plus, le fait que ce connard jubilait des conneries sans prendre le temps de respirer entre deux (conneries). Ou bien le fait qu'il draguait Emy, et que celle-ci, non sans ironie, l'allumait de plus en plus dans sa tenue courte au décolleté hallucinant, vraiment hallucinant !!

Ce soir-là, va savoir pourquoi, elle était apparue en bas des escaliers dans cette tenue-là. Un ensemble noir digne de la femme de Dracula. Va savoir pourquoi, il y a des questions auxquelles on ne trouve jamais de réponse, peut-être parce qu'elles n'ont pas lieu d'être.

Il y avait du monde ce soir-là, une table de dix personnes, loin du comptoir, et deux tables de quatre proches celles-là du bar, ce que j'ai pris l'habitude de nommer « le comptoir ». Un muret long de six mètres, qui nous - enfin, surtout à Livios, donc pas nous du coup mais lui - avait demandé seulement un jour et demi de boulot.

En guise de commis de cuisine, ils se relayaient tous les cinq pour me tenir compagnie, ou même créer des plats parfois. Mais le vrai roulement, c'était celui du comptoir et du service. Et ce soir-là, c'était Livios de service, Emmélia de cuisine avec moi, Efféjoul au comptoir, et Charles en congé. Après le service, il était prévu d'amener les gens à rester jouer / boire un coup avec nous tous, ce soir c'était Emy qui s'en chargerait pendant qu'on rangerait tout avant de les rejoindre.

J'ai entendu : BOUUUMMM. Et j'ai renversé la sauce à côté de l'assiette. Emmélia, à ce moment-là en pleine « corvée de patates », les sourcils levés comme un archet qui vient de terminer une symphonie, m'a fixé, le cou en avant comme une girafe sur le qui-vive... Quand nous avons ouvert la porte en postsynchronisation, le vieux rocker était en train de se relever, entre deux tabourets renversés. Non, nous ne tenions pas un bar de pochtrons qui se tapent sur la gueule à partir d'une certaine heure, et toujours à la même heure, le même jour. Je n'ai rien contre ce genre d'établissement. J'aime bien même, y fourrer le nez de temps en temps, en sociologue en herbe, mais le nôtre ne s'est pas ainsi qu'on l'avait conçu... Roulements de tambours et cuivres lourds, le gars, la main sur le front, semblant se remettre trop vite de ses émotions, s'est relevé et sans laisser à qui que ce soit le temps d'intervenir, que ce soit par la parole ou par les gestes, il se dirigea, d'un pas lourd et d'une grimace décidée et hargneuse vers Efféjoul, qui, lui aussi, se dirigea vers lui, en faisant le tour du comptoir.

Classique.

Livios a réagi plus vite que moi, il a saisi le gars par derrière avant que le combat de coq ne commence, je suis venu l'aider car le gars n'avait pas l'intention de se laisser faire, et on l'a balourdé dehors, comme un colis à la poste, en lui annonçant les menaces de circonstance sur le ton de circonstance.

Ce à quoi il a répondu lui-même, en toute circonstance :

— Arrrrr !!!! Vous allez voir bande de fils de pute, vous allez voir vot' putain de resto je vais le faire sauter vot' putain de resto de parigot ! Bande de mal baisés, pédés !! Je vais vous faire sauter le caisson !

Et là, il s'est pris un dernier coup sur la gueule, celui-là, il ne l'a pas vu venir, mais nous les spectateurs, clients et restaurateurs... on a vraiment apprécié de l'observer chanceler, s'écrouler à la diagonale, et s'éclater le crâne sur le béton bleu-gris. La place du village ressemblait alors à un ring, et sous la lumière moutarde du lampadaire moyenâgeux de notre devanture, il était littéralement K.O. Charles avait déboulé sans prévenir. Pendant que le gars nous insultait. En fond de plan, on l'avait vu sortir sans bruit de la 4L. Accompagné par une jeune femme. Puis il était resté là, à attendre que l'autre en finisse, et d'un seul coup il avait surgi comme un accord distordu par-dessus un rythme binaire.

La jeune femme, je n'arrivais pas à lui donner d'âge, même approximativement. Parce que derrière ses apparences d'adulte mature, elle avait une gestuelle adolescente, voire enfantine. Les cheveux teints auburn, désordonnés et courts, avec une petite boucle en guise de patte. Un maquillage noir et vert. Des yeux noirs. Un collier de perles bizarroïdes violettes et noires. Une légère veste en daim marron par-dessus une chemise blanche avec des franges. Une sorte de tissu épais moulant en guise de pantalon blanc. Des cuissardes en daim noir. Et un petit sac à main, une espèce de besace en cuir, rouge.

Après de brèves présentations, on s'est tous regroupés à l'arrière de la cuisine dans le jardin pour le débriefing à l'écart des clients qu'on savait autonomes et capables de patienter cinq minutes...

— Si je comprends bien, quand même, Emy, tu l'as allumé le mec, mais qu'est-ce qui t'a pris ? lui demanda Charles, mi calme, mi énervé, surtout dubitatif.

— Non, tu comprends bien, ce mec, c'était un vrai connard. Depuis le début, il nous prenait la tête, avec Efféjoul. Seulement, j'allais l'amener doucement à dégager. Je m'y suis mal prise, OK, je le reconnais Effé, mais t'aurais pu être un peu plus patient, je savais où j'allais.

— Non, tu savais pas où t'allais, ce mec, t'étais à deux doigts près de le faire monter dans ta chambre, et ça je pouvais pas le croire, pas toi ! lança Efféjoul.

— Non de non de non ! je n'allais pas le faire monter dans ma piaule !

— Calme-toi, calme-toi...

— Attends. Tu veux que je sois franche avec toi, je vais te dire. Depuis le début ce mec, je me suis dit qu'il fallait qu'il dégage, et maintenant avec le recul, je vois bien que j'ai voulu établir une stratégie qui devait en même temps me montrer que je suis encore capable de séduire, parce qu'ici, la séduction c'est fini, on est passés à l'attachement, on s'aime tous à mourir... finit-elle en baissant la tête, puis en la relevant lentement alors qu'on avait tous les yeux braqués sur elle à réfléchir encore à ce qu'elle venait de dire sans vraiment comprendre ce qu'elle avait voulu nous dire, le visage inondé de larmes dorées. Je sais, ça ne tient pas debout, et tout ce que je lui disais à ce type, ça ne tenait pas debout, mais depuis ce matin, à chaque fois que j'ouvre la bouche, je parle à côté de ce que je pense. J'en ai marre. Tout ça, avec une voix tremblante...

— T'as qu'à prendre de la coke. Non, je plaisante, qu'est-ce qui va pas, de quoi t'en as marre ? lui demanda Efféjoul sur un ton « drôle » et sérieux.

— J'en ai marre d'être un personnage de roman. J'aurais envie d'exister réellement.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? m'a sussuré Emmélia dans l'oreille.

— Qu'est-ce qui ne va pas dans ta tête ? Lui a demandé Charles.

— Tu veux savoir ce qui va pas. Bien. Je vais te le dire ce qui va pas. Je suis amoureuse de tous tes potes, et je suis capable de tomber amoureuse de ta nouvelle copine aussi, là, plus je la regarde, et plus elle me plait.

Silence dans l'air. Bruits de la salle qui nous rappellent qu'on est attendu.

Charles reprit la parole.

— Ouais... sur ton sarcastique... ben t'as perdu la tête ma pauvre sœur.

— Moi aussi, j'aime tout le monde ici. Mais tu vois, je n'ai pas envie de coucher avec la terre entière...

— Je sais.

Puis il prit sa nouvelle compagne par la main et l'emmena avec lui, dans son intimité sûrement, va savoir.

Nous revoyons souvent Emy ces derniers temps... pour lui rendre visite à l'hôpital psychiatrique de Tolbiac.

*Sec, vieille pelure
 Raconte un peu
 Tes recherches ès grimaces
 Raconte un peu
 Qu'on rigole voir
 Tes expériences
 Tes égratignures
 Raconte un peu
 Tes efforts méritoires*

*Dis-moi, mariole
 Quelles rognures
 T'accommodes d'traviole
 Allez, rouspète
 Pousse la rengaine
 Roubignolesque
 Du plaisir, des angoisses
 Vas-y peinture
 Du derrière l'aventure.*

Le Rouspéteur

Paroles d'Alain Rocher chanteur du groupe BASTA
 Album : Le rouspéteur

Dernier soupir...

J'avais envie de m'échapper un peu, ce jour-là. De profiter de ma journée de congé pour m'éloigner de notre quotidien. Je suis donc allé me balader en ville. J'en profitai pour coller quelques affiches par-ci par-là et faire la tournée des bars... Dans le premier, j'ai posé mon cul sur un pouf, il passait du jazz, c'était tranquille mais trop smart à mon goût. Entre le premier et le deuxième, j'ai emprunté des étroites ruelles charmantes et pavées. Il y avait ici et là, des filles de joie. J'en remarquai une avec des cuissardes noires, des bas sexy, une mini-jupe en daim violette, un blouson de cuir, les cheveux auburn, et toujours cette incroyable besace de cuir rouge. Drôle de ressemblance avec la compagne de Charles... Peut-être qu'un jour, j'irai la chercher pour la sortir de là... Dans le deuxième, je me suis retrouvé entouré par une bande de flippers et de machines à sous, avec des montres et des bombecs en vitrine... Il diffusait du rock mais du rock comme je ne l'aime pas... du pseudo rock à la Johnny et Dick Rivers, mais les jeunots qui étaient là n'écoutaient pas Nirvana ou Sonic Youth... Dans le troisième et dernier bar que j'ai voulu découvrir, j'ai mis dix balles dans un jeu vidéo, Karaté Kid. J'étais l'unique client. Il y avait là, le patron, affalé sur le comptoir qui semblait s'assoupir en essuyant des verres. Oui je sais l'image est très cliché, je n'irai pas jusqu'à dire une image d'Epinal, étant donné que ça n'est pas l'aspect le plus solaire de notre joli pays parsemé de jolis clochers et de boulangeries qui produisent de belles baguettes qu'on met sous le coude avant de le déguster avec de bons fromages qui puent...

Une télé ronronnait.

« La guerre en Bosnie continue de faire des ravages. L'ultimatum posé par Sarajevo par les Serbes expire demain et l'O.N.U. s'est réunie en conseil d'urgence afin de réfléchir à la question et de prendre une décision. Nous vous tiendrons au courant s'il se passe quelque chose dans la nuit. Attendez-vous, excusez-nous d'avance, à voir votre feuilleton préféré interrompu par un FLASH SPECIAL. Maintenant, sans plus tarder, quelques images du match qui opposait l'O.M. à Valenciennes au Parc des Princes hier soir. Un match où l'O.M. s'est montré plus que jamais invincible. En effet, le fabuleux Jean-Pierre Papin une fois de plus a fait ses preuves en marquant un but phénoménal et deux penalties exceptionnels. Nous comptons sur lui, en tant que capitaine de l'équipe nationale lors de la prochaine coupe du monde, qui vous le savez, aura lieu en 1998, dans notre pays. Notre pays qui sera alors la terre d'accueil de plusieurs millions de spectateurs venus du monde entier. Aussi, après ces images toujours passionnantes et ahurissantes, nous serons en liaison directe avec monsieur le premier ministre qui tient à dire son mot à ce propos. Les images. Alors, monsieur le premier ministre, à vous la parole. — Oui, je tenais, comme vous l'avez si bien dit, à dire mon mot à ce propos, mais avant j'aimerais profiter de l'occasion pour saluer respectueusement la venue ces jours-ci, à Paris, de madame la reine d'Angleterre. Voilà, je tenais à la saluer et à lui souhaiter un bon séjour dans notre royaume, euh, pardon, excusez, dans notre chère grande démocratie. Alors, ce que je tenais à dire, c'est que l'heure approche où nous allons devoir accueillir tous les passionnés de football du monde entier, et que je compte sur vous mes chers concitoyens, pour inventer tout un tas de produits et vous préparer à leur tirer un maximum de pognons afin que nous ne perdions pas notre rang au sein de la communauté économique mondiale... aussi j'ai

décidé de construire cinq nouveaux stades avec l'accord de l'assemblée nationale, ces cinq nouveaux stades seront strictement réservés aux professionnels jusqu'en 1998. Mais après, je compte bien les léguer à des associations de banlieues qui sauront bien réunir tous les paumés des cités et les calmer, euh, les occuper, en jouant à la balle au pied, je veux dire au Football, mais comprenez, les élections présidentielles approchent, et j'ai du mal à m'endormir le soir, car malgré les sondages qui me confirment votre adhésion... je voulais dire votre totale approbation pour notre parti républicain. Enfin voilà, passez une bonne soirée, et vive la France et vivement la coupe du monde !

Merci monsieur le premier ministre. Voilà c'était monsieur le premier ministre en direct de ses appartements. Monsieur le premier ministre, qui comme vous l'avez vu, ne perd pas le moral et utilise un certain humour avec audace. Alors qu'il est vrai que, lui le sait, vous le savez, et nous le savons, nous ne sommes pas encore tout à fait sortis de la crise, oui il reste encore quelques foyers qui connaissent la misère, qui n'ont pas de magnétoscopes, et cela est un problème que notre envoyé spécial est allé étudier, en allant enquêter chez deux couples différents dont l'un d'entre eux n'a pas de magnétoscope, enfin, vous allez voir, les images parlent d'elles-mêmes. Thierry Bouffon, reportage intitulé : « des cassettes mais pas de lecteurs ».

Décidément, coupés du monde, nous ne nous portions pas si mal que ça. J'avais le moral un peu gris, *Christian Death* dans mon walk-man, *Only Theatre of Pain*, sur le chemin du retour. J'étais content à l'idée que j'allais rentrer dans notre univers, retrouver ma vérité, mon monde ! Je n'ai pas mis dix plombs à pédaler jusqu'à Passenans.

À l'entrée du village, sur le stade où nous avions nous-mêmes déjà effectué quelques parties, les enfants jouaient à la balle au pied, et même Bébère était là, et pas en couchedolotte cette fois-ci mais habillé comme un bon p'tit français avec des bretelles et un béret. Je me suis senti un moment étourdi, avec une légère envie de vomir, puis ça m'est passé, j'ai respiré un bon coup et elle est partie. Volatilisée. Ensuite, j'ai posé mon vélo contre une barrière blanche, et je suis allé arbitrer la partie, car en les observant deux minutes, j'avais jugé cette intervention nécessaire. Ça les a carrément motivés, la partie est devenue sérieuse, puis sur la fin, je me suis arrangé pour que Bébère tire un penalty. Il l'a marqué, c'était pas un tir formidable mais il est rentré au fond du filet.

Mon jour de congé était terminé, il fallait que je rejoigne mes associés. Mais avant de mettre la main à la pâte, j'eus envie de tirer un penalty, moi aussi, et d'envoyer la balle dans les filets, mais Bébère l'a pris en pleine tronche ! Je pensais pas qu'il allait rester planté comme un clou au centre des cages, mais c'était sans avoir évalué sa capacité de réaction face à un boulet de canon... Désolé, Bébère, c'était pas voulu... Il a accepté mes excuses, il n'a même pas pleuré, il en avait vu d'autres auprès de sa grand-mère, un vrai dur à cuire le Bébère.

Cinq minutes, après que j'eusse passé la porte et retrouvé Émmélia, nous faisions l'amour dans la salle de bain. Puis merde, ça ne vous regarde pas.

Après j'ai commencé à m'installer en cuisine, dans Ma cuisine. Sur une musique planante, je crois bien que c'était la bande originale du film Le Grand Bleu composée par Éric Serra. Il n'y avait pas de clients en vue, avec Livios nous avons entamé une partie d'échecs.

Les premiers clients sont arrivés. C'étaient des Hollandais. Bizarrement, nous n'avions pas croisé Charles de la soirée, alors que c'était son tour de comptoir. Nous l'avons cherché, mais il fallait bosser / improviser sans lui. Ça ne lui ressemblait pas.

À deux heures nous l'avons trouvé dans le grenier, pendu au beau milieu de ce capharnaüm comme une grenouille dans la chambre froide d'un laboratoire.

Pourquoi putain mais pourquoi ? Putain de putain.

POÈMES RETROUVÉS

Charles Futez

La vie ou la mort

Nous commençons à prendre racine
Quand nous nous sentîmes arrachés du sol
Au-delà de la laideur de ces parois grisâtres
Pareilles aux murs d'une prison

Dehors tout était sec sans vie sans mouvement
Le monde était si calme que rien n'encombra le vent
Filant sans entrave en nous emportant dans sa course
Remués comme les aiguilles d'une horloge en panique

La pluie semblait absente depuis si longtemps
Les feuilles étaient sèches comme de l'exéma
Les nuages sombres cernes désolées de fatigue
Flottaient sur le visage du monde

Soudain nous passâmes près d'une tour
Des lamentations
Des bruits de ferrailles
Des gémissements

Nous ne nous attardions pas
Nous ne faisons que passer
Nous n'aurions pu sauver personne
Plus personne ne peut venir en aide à quiconque

Nous sommes devenus poussière
Et ceux qui restent sont malheureusement vivants

Ah !

j'aimerais bien connaître par avance
le déroulé de ma vie
avant de choisir

j'aimerais bien connaître par avance
les étapes à venir
avant de les vivre

pour savoir si ça vaut le coup
pour savoir si ça vaut la peine d'attendre

si ça vaut la peine
de rester sérieux
de ne pas tenter le tout pour le tout
en cambriolant une banque

envisager de faire le tour du monde
en commençant par le bout du chemin
sans logique aucune

choisir de vivre
pour une raison ou pour une autre

un truc
un seul
qui vaudrait la peine
de continuer

ou préférer mourir
avant même
d'avoir vécu

La patience

Sophistication
Escapade

A chacun ses joies et ses pleurs
Tout le monde mériterait le bonheur
Pourquoi toi
pas lui

Où sont les cuisses
que tu écarter
de tes pensées salaces

Où sont les sueurs
que tu lèches
à coup de rêves
sur le bout de la langue

Toute réalité est dépassée
Nous n'avons tout simplement pas le temps
de vraiment nous installer
dans le présent

Patienter
c'est toujours emmerdant

Ça laisse entendre
le son des drames

Alors qu'on aimerait tous oublier
que nous allons être filmés
par l'humanité
Nous déresponsabiliser

Que nos actes n'aient aucune conséquence
à l'autre bout du monde

Message

Chaque période
Un sens

Pas toujours

On voudrait
Mais

Rien
Que de l'absurde
Et rien d'autre
Que de l'absurde

Et rien d'autre

Lenteur

Lenteur dans les mouvements
Lenteur dans les idées
Rien ne va vite
Les sons et les images se décomposent
Réfléchir devient une épreuve
La surmonter une frayeur
Comme une plongée dans l'absolu
La durée se saccade
Il faut trouver une nouvelle façon
Réinventer la pensée
L'écriture alors devient un geste noble
Et le corps une masse impropre
Pleine conscience des sensations
Grande écoute des émotions
Les gens en ont peur
De la lenteur
Et de la drogue aussi
Les gens flippent
De rester perchés
Dans une lenteur folle
Suspendus dans la paresse
D'une ivresse interminable

La chambre vide

Fusionnelle étreinte
Dans la pièce aux murs blancs

Ils fument
Ils s'enfument

Rien ne peut les séparer
Rien ne peut s'opposer à cette union

Ne rouvrez pas les yeux
Laissez-vous partir
Laissez-vous embarquer

Téléportations

Pas de nouvelle planète
Ni de nouveau désert
A atteindre

En position fœtale
Tu dances les yeux fermés
Et tu tournes et tu tournes

Comme téléporté(e)

En quête d'une nouvelle page de ta vie
En quête d'un double de toi sans ennui

Rien d'intéressant
Quand on reste trop longtemps
Seul

On tend l'oreille
Pour entendre l'eau
Le long des creux mythiques des rivières de la Cordillère des
Andes
Dans la rumeur des chutes d'Iguazú
Dans la respiration lente du lac Baïkal
Dans la houle immense de l'océan Pacifique
Dans la dérive patiente du fleuve Amazone
Dans la marée mouvementée de l'Atlantique
Dans le silence clair du lac Titicaca
Dans les remous lents du fleuve Congo
Et partout
Où l'eau glisse
Où l'eau tombe
Où l'eau respire
La terre entière
Prend son temps
Pour nous parler
Comme on pisse
Dans un violon

Toujours rien

Le bout de la rue est trop loin
Je me traîne comme une masse

Des poids dans mes pieds
M'empêchent de les avancer

Mon esprit stagne lui aussi
Indécis

L'ennui me hante alors
et campe en moi
Comme un réfugié
qui ne sait pas
où poser ses valises

Il reste là
En moi

Il m'apprécie
alors que je voudrais le tuer

C'est simple
Je dois devenir
l'assassin de moi-même

Pour que le toujours rien
Devienne enfin

Un véritable
Et éternel
Rien

Carnage

Un faucon survole la vallée asséchée
Ses ailes étendues dessinent sa splendeur
Son ombre défile sur les sables en sueur
Silence dans ce ciel pur de papier maché

Les montagnes arides semblent asphyxiées
L'oiseau monte et descend chute et reprend son vol
Encore et encore sans jamais se poser
Calme et serein même à une vitesse folle

Le bleu le blanc et le jaune se mélangent
Yeux clos décidé à continuer dans le noir
Il poursuit son périple sans plus rien n'y voir
Suspendu dans les airs à danser comme un ange

Les pierres taillées par l'érosion du temps
Se dressent face à lui majestueuses et stoïques
Et disparaissent à travers les nuages blancs
Mais il fonce droit devant dans un geste héroïque

Le clown en délire

Mesdames et Messieurs le voilà
Pour vous en ce soir d'automne pluvieux
Sous le chapiteau des temps soucieux
Venu d'un pays où il ne fait pas froid

Avec son sourire sous les bravos
Avançant pas à pas vers la folie
Passagère avec les yeux ramollis
Les neurones bouffés par le pavot

Le fameux clown qui vous nettoie l'esprit
Par ses grimaces et sa fantaisie
Sait vous rendre joyeux sans nostalgie

Sous les visages gourmands et sans vie
L'invisible âme marche peu à peu
Vers l'immortel tombeau des rires bleus

S'aimer sans même se l'imaginer

Je rêve d'une chambre exotique
Où le parfum des houkas se mélange
À celui de ta nudité mystique
Et nous enveloppe de nuages étranges

Les murs mauves remplis de mosaïques
Écoutent l'écho de nos voix étranges
Étendre dans l'air des sons prosaïques
Et nos têtes tournent dans ce manège

J'ignore mon passé dans ce sommeil
Où les sons coulent à travers nos corps
Insouciantes nos âmes s'émerveillent
Nul ailleurs n'abrite ces accords

Tu n'avais jamais vu mes yeux sourire
Et je n'avais jamais osé t'écrire
Qu'il existe des lieux comme ici
D'où je ne voudrais jamais partir

Si seulement ils étaient réalité
Je t'y mènerais dans l'instant précis
Et nous n'aurions aucune raison
De ne pas mourir en cette saison

Température à moins 17

Parfois je me recompose
Comme un numéro bis
Je me lève et me gifle
Avant de tomber sur le coccyx
Mon existence schizophrène
Me tient sous ses néons blafards
Je suis prisonnier d'anges fous
Qui chuchotent dans le noir
Je me sens rat de laboratoire
Sous la lumière des vieux projos
À taper nerveusement
Sur la peau sèche des congas
Comme un pauvre hystérique
Il vaut mieux que je t'appelle
Un peu plus tard peut-être
Ma langue s'est cachée
Dans l'ombre du vieux placard
Ne m'en veux pas
On parlera une autre fois
De ce qui ne va pas
Ce soir
Il fait trop froid
Ma tête est un glaçon
Qui refuse de fondre

Starter

Les heures défilent sur le réveil-matin
Combien de temps me reste-t-il encore
Avant de rejoindre enfin l'éternité
Je voudrais changer de décor
Vivre loin de cette ville immobile
M'installer pour de bon au royaume des morts
Caresser des pierres de lys dans le bon sens
Comme si déjà quelqu'un respirait derrière moi

Tu trouves cela frissonnant
De me voir vaciller
Au milieu de l'automne et d'un laser rayé
Il faut que tu trouves un autre jeu
Change-toi mais entre deux vêtements
Laisse-moi entrer dans ton néant
Étouffe-moi dans ta bouche montgolfière

Soleil sur Mars

Je caresse mes lunettes noires au bord d'un étang
lors d'une pause dominicale
ou sur un trajet d'autoroute

Mon souvenir est vague

Je repense à cet albatros en train de crever dans le
mazout
C'est dur de se laisser planer dans un monde en
déroute et encore, nous sommes gâtés nous, ici

Avec mon regard j'essaie de percer les nuages sans
forme ancrés dans ce ciel prétentieux
ça me fait du bien d'écrire

Qu'en penses -tu ?

Un jour je vous donnerai à lire et je vous autorise
déjà à en rire

N'analyse pas trop
Ne calcule pas trop

Bat des ailes et bat-toi
Dégage-toi de cette crasse gluante allez hop
Reprends ta trajectoire vers là-bas hop allez hop

Le train que je n'ai jamais pris

Ciel immense et paralysé
Mes yeux vers lui figés
C'est peut-être bientôt l'heure de mes funérailles
Le chaton roux que j'ai croisé tout à l'heure était si mignon
J'aimerais tant vivre sous son pelage

Peut-être que je n'ai jamais pris le train

Épitaphe

*Je fly vers les chaos cachés
Dans les vestiges de ma mémoire
Quand je ne sais plus de quel côté
Se trouvent mes yeux dans les miroirs*

Nyctalopus Airline, Hubert-Félix Thiéfaine

Parfois, que ce soit en rentrant de la fac de Nanterre ou du centre de loisirs situé dans l'école d'à côté, où j'anime des gosses de deux à cinq ans le mercredi et les vacances scolaires, je mets une musique en particulier, dans notre appartement du treizième arrondissement, 25 rue Wurtz, et je fly... et pendant que je fly, je pense à la prochaine histoire que je vais écrire.